

LE PROCÈS DE LA MORT




la plume d'or

Éditeur:
Les Éditions La Plume D'Or
4604 Papineau
Montréal, Québec, Canada
H2H 1V3
514-528-7219
<http://editionslpd.com>

LE PROCÈS DE LA MORT

BRUNO JETTÉ



Table des matières

Preliminaire	6
Première partie L'accusation	7
Deuxième partie L'attente	28
Troisième partie Le départ	44
L'auteur au lecteur	54

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Jetté, Bruno, 1952-, auteur

Le procès de la mort / Bruno Jetté.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s)

ISBN 978-2-924849-32-3 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-33-0 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-34-7 (PDF)

I. Titre.

PS8619.E862P76 2018 C843'.6

C2018-941228-3

PS9619.E862P76 2018

C2018-941229-1

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : M.L. Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Bruno Jetté, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2018

Préliminaire

— On disait qu'il était psychiatre, mais en fait, il ne pratiquait plus depuis des années. C'était un penseur solitaire qui se réfugiait dans la lecture et l'écriture. Même du temps de sa pratique, il ne recevait que deux ou trois clients par mois. En réalité, il ne pratiquait que pour survivre. J'avais réussi à obtenir un rendez-vous avec lui par l'intermédiaire d'un vendeur d'opium qui le fournissait de temps en temps et que j'avais rencontré dans une taverne. Après quelques pichets de bière, je lui avais parlé des voix qui faisaient irruption dans ma tête et qui me suggéraient, ou plutôt, m'ordonnaient de tuer. Il resta longtemps silencieux, puis se leva, finit son verre d'un seul trait et me dit : « Je connais quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à ce genre d'histoires. » Il inscrivit une adresse sur le rabat de mon paquet de cigarettes et me le tendit en ajoutant : « Tu n'auras qu'à te présenter à cette adresse quand bon te semblera. » Et il partit sans un mot de plus. Quelques jours plus tard, je me rendis chez le psychiatre. C'était un petit homme chauve avec un visage de nouveau-né. Il se gratta doucement le dessus de la tête et me fit signe d'entrer. Je le suivis dans un petit salon et il me désigna un fauteuil du menton : « Je reviens », m'indiqua-t-il avant de quitter la pièce. Quelques instants plus tard, il revint avec une bouteille de *Jack Daniel's* et deux verres. Avec son pied, il rapprocha un fauteuil tout près du mien et je lui racontai mon histoire. « J'ai connu une dame qui se livrait à ce genre de culte, dit-il après m'avoir écouté. J'appris que cette femme considérait le crime comme une aventure savoureuse et que les crimes en série étaient une chaîne d'aventures amoureuses qui provoquaient une satisfaction divine. Elle considérait aussi les voix qui ordonnent la mort comme étant celles des saints martyrs abandonnés par Dieu. Ceux-là étaient, pour elle, les saints de l'enfer qui demandaient à être vengés. » « Ces voix que vous entendez, m'interrogea le psychiatre, vous ordonnent-elles de tuer quelqu'un en particulier ? » Après y avoir réfléchi, je lui répondis : « Pas encore ». Je fus surpris de ma réponse. Je me faisais la preuve que je pensais que tôt ou tard, cela m'arriverait. Ensuite, nous avons discuté de tout et de rien. Avant de nous quitter, il me fit lui promettre de revenir lui rendre visite le jour suivant. Ce n'est que quelques jours plus tard que je suis retourné chez lui et que je l'ai tué. Voilà, monsieur le juge, comment tout a commencé.

Première partie

L'accusation

L'accusé était calme, tranquille, et même, souriant. Quand le juge lui a demandé s'il plaiderait coupable ou non coupable, il a simplement répondu : « C'est comme vous voulez. »

« Il était fou furieux, continua l'accusé. Il a sauté sur moi comme un animal sauvage. J'ai pris le chandelier sur la table et lui ai fracassé le crâne. Puisque j'ai pris le chandelier avec la main droite, coupez-moi celle-ci et qu'on n'en parle plus. Je n'ai plus rien à voir avec cette mort. »

— Comment ? s'écria le juge. Vous avez tout à voir avec ce crime !

— Il disait des mots incompréhensibles pour moi, mais qui semblaient provoquer chez lui une puissante terreur, expliqua l'accusé. De plus, il y avait dans ses yeux quelque chose qui vous glaçait le sang. Puis il s'est mis à trembler de tout son corps, comme s'il était soudainement pris de délire. Il me criait d'une voix rocailleuse : « Tue-moi ! Par tous les saints de l'enfer, tue-moi ! » Ensuite, il a sauté sur moi. Après lui avoir fracassé le crâne avec le chandelier, un seul de ses yeux tenait encore dans son orbite. J'éprouvais une inexplicable sensation d'émerveillement. J'ai entendu sa faible voix me remercier. Après quoi, j'ai entendu la mienne lui dire que j'avais fait ce qu'il fallait faire, car le temps était venu. Un vent glacial, extrêmement glacial, souffla sur ma nuque, puis l'homme a roulé jusqu'à mes pieds. Son œil unique me suppliait de tuer aussi son âme. Je fus alors en proie à une extrême euphorie. Je me suis penché et ma main lui a arraché son œil. J'avais déjà rêvé ma mort. Je me noyais. C'est ce rêve qui m'a fait comprendre que son âme voulait aussi mourir. Son âme voulait mourir noyée dans les vagues de sa vie. Elle voulait que je lui enlève tout espoir de regagner la plage de son corps.

— Vous n'avez donc aucun remords ? demanda le juge.

— Pour avoir des remords, répliqua l'accusé, il faut se sentir coupable de ce qu'on a fait et pour se sentir coupable de ce qu'on a fait, il faut se sentir responsable. Coupez-moi la main qui a tué et qu'on n'en parle plus.

— Lorsque vous êtes retourné chez lui quelques jours plus tard, aviez-vous l'intention de le tuer ? interrogea le juge.

— Ce n'est pas le cas, répondit l'autre, et même si c'était le cas, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a que Dieu qui prend l'intention pour le fait. La Bible ne raconte-t-elle pas que Dieu avait ordonné à Abraham de poignarder son fils Isaac comme preuve de son indéfectible obéissance ? Comme Abraham s'apprêtait à commettre son crime et que Dieu voyait qu'il avait l'intention de le faire, il a envoyé un ange lui retenir le bras. Si une main invisible a pu retenir le bras d'Abraham, pourquoi un saint de l'enfer n'aurait-il pu se servir de ma main pour fracasser le crâne du psychiatre ou pour lui arracher son œil sans que j'en aie l'intention ? Dans un certain sens, la voix de l'oracle n'aurait-elle pas conduit Socrate à la mort ? Et que

dire de son Daïmon ? Que penser de Jeanne d'Arc qui entendait les cloches de Dieu qui l'engageaient à délivrer la France ravagée par l'invasion anglaise ? Ne me dites pas que les soldats qui l'ont suivie n'ont pas fracassé quelques crânes eux aussi ? D'ailleurs, les voix que Jeanne d'Arc entendait lui ont valu de mourir sur le bûcher et d'être canonisée sainte quelques siècles plus tard. Qui vous dit, monsieur le juge, que dans un avenir lointain, on ne canonisera pas ma main pour en faire une sainte main ? De nos jours encore, combien de milliers de soldats veulent mourir pour leurs familles et leurs foyers que personne ne menace ? La voix de la peur d'être menacé est plus forte que la menace elle-même. En temps de guerre, le crime est rendu légitime par les gens de pouvoir qui ont vite compris que c'est la voix de la peur qui crée le danger et non la voix du danger qui crée la peur. Si ma main a tué, monsieur le juge, alors, coupez-la-moi, mais n'allez surtout pas me dire que vous êtes pris d'une telle terreur à mon égard qu'il vous faille éliminer ma personne tout entière pour assurer la sécurité de la population. Ce serait en quelque sorte un génocide individuel. Si un chat hypnotise par son regard menaçant un oiseau sur une branche et que l'oiseau tombe de la branche tellement sa terreur est grande et qu'il se fait dévorer par le chat, devrait-on, selon vous, couper tous les arbres pour éliminer toutes les branches, ou encore tuer tous les chats pour protéger un seul oiseau ? Non, monsieur le juge. Il est dans la nature du chat de tuer, ainsi qu'il est dans la nature de l'humain de se servir de sa main pour saisir l'arme avec laquelle il va tuer. Comme l'oiseau, les faibles ont besoin d'une branche pour s'y accrocher et pour eux, cette branche porte le nom de sécurité. Mais vous savez comme moi, monsieur le juge, qu'un surplus de sécurité augmente l'insécurité, car pourquoi augmenter la sécurité si le danger n'est pas plus grand ? Augmentez la sécurité et tous se croiront plus en danger. En fait, ce qui vous terrifie, c'est que je lui ai arraché un œil pour tuer son âme. Voilà l'objet de votre terreur ! Vous croyez que l'œil est l'âme du corps, mais laissez-moi vous prouver votre erreur. Supposons que le but de la voix qui m'a ordonné de tuer le psychiatre et de lui arracher l'œil pour tuer son âme se soit servi du psychiatre lui-même pour se faire entendre et me pousser à accomplir mon acte. Supposons aussi que la voix m'ait fait accomplir mon acte dans le but que, vous, monsieur le juge, me condamnerez à la mort au lieu de simplement me couper la main. La voix que j'ai entendue vous aurait dupé volontairement, de sorte qu'en me condamnant à mort, ce serait vous l'assassin et non moi. Ce serait vous qui exécuteriez la volonté de la voix. Dans ce cas, ce serait à moi et non à vous de vous demander si vous plaidez coupable ou non coupable.

Le juge devint presque fou de rage. Ce système bon et juste qu'il avait défendu toute sa vie se voyait remis en question par un accusé sans aucune morale. Il aurait pu cesser cette altercation, mais trop insulté qu'il était, il voulait prendre sa revanche contre l'accusé.

— Vous entendez des voix, dit-il. Vous séparez votre main de votre corps pour qu'on ne vous accuse pas du crime que vous avez commis. Vous enlevez la vue à un homme sous prétexte de tuer son âme et maintenant, c'est moi que vous traitez d'assassin !

Attention ! rectifia l'accusé. La vue n'est pas l'œil. C'est l'aptitude à voir qui permet de penser que l'œil est vivant. En lui arrachant son œil, j'ai eu l'impression de détruire l'aptitude de son âme à se voir comme existante.

— Mais vous n'avez aucun respect pour qui que ce soit ! hurla le juge en se levant de son siège et en dressant le bras vers le ciel.

— Ne vous énervez pas, monsieur le juge, répliqua doucement l'accusé. Reprenez votre place et asseyez-vous confortablement dans votre fauteuil.

Le juge obéit à l'accusé, comme si ce dernier était son thérapeute. « Je ne voulais pas vous troubler, enchaîna l'accusé, c'est votre système de justice qui est désuet. J'aurais voulu vous parler de la mort, de l'immortalité de l'âme. Vous prouver que si l'âme fut jadis immortelle, ce que je ne crois absolument pas, elle ne l'est plus. Mais pourquoi parler à des oreilles qui refusent d'entendre ? Votre incapacité de logique, monsieur le juge, n'est pas due à votre ignorance, elle est due à votre irrationalité. Vous êtes le fruit d'une croyance religieuse et toutes les religions ont introduit, dans leurs rituels, des gestes d'une nécessité vitale pour entrer dans un monde énigmatique. Pour que ce monde devienne accessible à l'humain, il a fallu nécessairement y introduire un poison contre nature nommé éternité. Ce poison réconcilie la conscience avec l'irrationnel en supprimant tout ce qui est humain. Je l'ai compris plus tard. C'est en ce sens que le psychiatre parlait d'une dame qui s'adonnait à ce genre de culte. J'y ai compris que vous-même considériez l'exercice de la justice comme un culte, car cela vous plaçait au rang des dieux ayant pouvoir de vie ou de mort. Dans le cas de la dame dont me parlait le psychiatre, le culte n'était que celui de la mort, car ce n'est qu'après la mort que la réalité du pouvoir de l'assassin devient réelle. Aucun assassin n'a demandé à naître et pourtant, sa vie se meurt constamment. En enlevant la vie à quelqu'un qui le lui demande, il donne un sens à la sienne, contrairement à vous qui croyez donner un sens moral en condamnant un humain à mourir. En tuant, l'assassin tue une partie de lui-même. En condamnant un meurtrier à mort, le juge tue une partie de l'autre. Car l'autre serait mort tôt ou tard. Le juge pense en fonction de l'espace en libérant la terre d'un meurtrier. L'assassin pense en fonction du temps, car il sait que le temps de vie est compté d'avance pour celui qu'il tuera et que le sien sera compté en fonction de sa sentence. Pour l'assassin, le juge ne fait que raccourcir son temps de vie, car il sait qu'un jour ou l'autre il mourra de toute façon. Pour le juge, la condamnation de l'assassin rallonge sa période de mort, car il croit en l'éternité. Il arrive même qu'un juge soit assez fou pour condamner quelqu'un à mort tout en croyant à la résurrection des morts. Chopin disait que les sons existaient avant les mots. Il en va de même pour l'âme, pensent certains. Mais cela est complètement faux. L'âme ne pouvait exister avant le commencement de l'éternité, car elle ne pouvait s'articuler sans d'abord avoir supprimé la mort. Si vous ne comprenez pas cela, monsieur le juge, j'espère au moins que vous comprenez que vous ne comprenez rien. »

—Effectivement, répondit le juge, je ne comprends rien à ce que vous dites. Vous ne cherchez qu'à gagner du temps.

—Votre absurdité me déconcerte, continua l'accusé. Si vous croyez qu'un homme sans âme n'est pas un homme, alors dites-moi où est votre victime ? Vous prétendez que je ne cherche qu'à gagner du temps quand en fait, vous avez déjà perdu toute votre vie à penser à rebours. Vous êtes comme un chien qui vérifie constamment sa chaîne pour s'assurer qu'il est confortablement attaché à son maître. Le chien que je suis a depuis longtemps brisé sa chaîne. Ne vous attendez pas à me voir lécher la main de qui que ce soit pour me rattacher à votre culpabilité.

Le juge releva une de ses manches et regarda son bras. « Vos paroles me donnent la chair de poule », lança-t-il. L'accusé éclata de rire puis rétorqua : « Dites-moi, monsieur le juge, croyez-vous qu'un homme qui sème son lopin de terre pense à toutes les semences qui périssent parmi les mauvaises herbes ? Croyez-vous que les oiseaux qui s'en nourrissent ont la chair de poule ? L'homme que ma main a tué ne comptait pas pour beaucoup dans l'ensemble de la semence que le semeur a lancée. Allons, monsieur le juge, oubliez la complexité de votre réalité. Ce qui vous rend malade d'émotion, ce n'est pas mon indifférence, pas même mon impertinence, mais votre obligation de reconnaître que vous avez passé votre vie à arracher des mauvaises herbes qui ne préoccupaient même pas le semeur. Arracher les mauvaises herbes est un travail contre nature, n'importe quel psychanalyste vous le dira. »

—Ne jouez pas au psychanalyste avec moi, dit le juge visiblement bouleversé.

—Bien au contraire, monsieur le juge, c'est l'Église avec l'institution du confessionnal qui a inventé la psychanalyse et qui en joue depuis toujours. Cependant, dans ma grande bonté, pouffa l'accusé, je vous pardonne d'avoir pêché contre le semeur et tant qu'à y être, je vous pardonne aussi d'avoir pensé que j'étais moi-même de la mauvaise herbe. Voyez-vous, ajouta l'accusé sur un ton qui n'acceptait pas la controverse, comme vous, le psychiatre en avait assez de vivre dans l'attente d'un avenir encore plus triste que le présent. La justice n'existe pas. Arrêtez d'y croire, et mieux encore, arrêtez de faire croire que vous y croyez !

Après un long silence, le juge regarda fixement l'accusé et dit : « Monsieur, je vais demander une expertise psychiatrique vous concernant, car je suis loin d'être sûr que vous êtes apte à subir un procès. »

—Mais, répondit l'accusé, je suis ici pour prouver que je n'ai pas tué un psychiatre, pas pour en tuer un autre !

Cela dit, il fut reconduit dans une cellule, escorté de deux agents de police.

Le psychiatre avait une bonne tête. C'était un homme en fin de carrière qui avait ce quelque chose d'attachant qu'on retrouve chez les vieux professeurs de philosophie. Il salua poliment l'accusé et lui demanda de facto ce qu'il savait de la folie. L'accusé réfléchit quelques secondes et répondit : « Je m'amuse souvent à

penser qu'au Moyen Âge, il y avait une fête qu'on appelait la fête des fous. Pendant cette fête, on honorait différents saints ou différentes saintes. Si j'avais vécu à cette époque, ma sainte préférée aurait sans nul doute été Sainte-Andouille.»

Le psychiatre éclata de rire à en avoir les larmes aux yeux. «Maintenant, reprit-il, parlez-moi de vous, peu importe dans quel ordre. Parlez-moi de vous comme vos pensées se présentent à votre esprit.»

—Qui que nous soyons, fit l'accusé, nous sommes tous les maillons d'une même chaîne. Nous sommes tous les pages d'un même livre. Nous sommes tous, dès la naissance, dans le corridor de la mort. À un certain moment, on réalise tous que les premières pages du livre de notre vie ont disparu et avec elles, nos premières certitudes. La mort est le nerf de la guerre contre la mort elle-même et ensuite, contre la vie.

—Pouvez-vous m'expliquer cela plus clairement? demanda le psychiatre. Je dois avouer que j'ai de la difficulté à suivre votre raisonnement.

—Je veux dire, continua l'accusé, que la guerre est un art. La mort, le crime, le vol et tout le reste font partie de l'art de la guerre. La vie est une bataille perpétuelle contre la mort, qui jour après jour, envahit lentement notre corps. Elle est aussi une bataille perpétuelle contre la vie de ce qui lentement nous fait mourir. Une tumeur, par exemple, s'efforcera de vivre autant que la personne qui se meurt à cause d'elle. Cette dernière se bat contre la vie de la tumeur et contre sa propre mort. J'ai lu quelque part qu'un jeune stratège, que l'on qualifiait d'érudit et à qui on avait demandé comment on devrait organiser la guerre, avait répondu: «On devrait organiser la guerre comme on organise un *hold-up*.» N'ayant pour ma part aucune connaissance sur la façon dont on devrait organiser un hold-up, et encore moins une guerre, j'ai décidé de réfléchir à la question sous l'angle de l'art. Si la guerre est un art, la victoire en est le chef-d'œuvre. Quelquefois, je pense aussi qu'il vaut mieux chercher quelqu'un qui sait trouver que de chercher à trouver soi-même. L'armée est un corps, un ensemble formant une unité comme les chevaliers de la Table ronde. Chercher quelqu'un qui sait trouver, c'est chercher la personne qui sait organiser ce corps. S'il faut amputer un membre de ce corps pour sauver le corps tout entier, pourquoi refuse-t-on de couper ma main pour sauver mon corps, sans se soucier de la qualité de mes pensées? Que mes pensées soient bonnes ou mauvaises, du point de vue de la justice, le fait de tuer est une acquisition du savoir.»

—J'ai encore de la difficulté à suivre votre raisonnement, répéta le psychiatre.

—Qui vous parle de raisonnement? interrogea l'accusé. C'est vous qui m'avez demandé de parler de moi dans n'importe quel ordre et c'est encore vous qui m'avez demandé de vous parler de moi en fonction des pensées qui se présentaient à mon esprit. J'ai le sentiment que le but de cet entretien ne peut nous conduire qu'à une adoption superficielle de votre représentation de la folie. Sachez, monsieur l'expert en expertise, que je sais ce qu'est la différence entre votre bien et votre mal, et si mon bien et mon mal diffèrent des vôtres, cela ne prouve en rien que je suis inapte à

subir mon procès et encore moins que je suis atteint de folie. L'affaire qui sera jugée, puisque c'est comme cela que vous nommez la cause d'un procès, est pour moi l'affaire de toute une vie. De toute la vie de l'homme qui m'a supplié de le tuer et de toute ma vie à moi. Non pas que je crains la mort, bien au contraire. C'est la frontière, le haut mur de pierres précieuses qui vous empêche de regarder autour de vous et de voir tous ceux qui demandent votre aide pour mourir, qui me fait tourner de l'œil et me fait vomir. Vous gardez toujours les mêmes références, les mêmes règles, les mêmes idées, les mêmes convictions, mais lorsque vous aurez un pied dans la tombe et que tout deviendra imprévisible, lorsque votre cœur se mettra à battre plus vite et que votre souffle deviendra plus court, personne ne vous donnera la procédure à suivre et vos dernières pensées n'iront pas vers Dieu, mais vers moi. « Si seulement il était là pour me tuer », direz-vous à la mort et la mort vous regardera silencieuse et triste, comme vous me regardez en cet instant.

— Racontez-moi, si vous le voulez bien, demanda gentiment le psychiatre, un fait marquant de votre enfance.

— Mon enfance, expliqua l'accusé, est une inconnue au sens mathématique du mot. Je me souviens cependant d'un jeu de guerre où il fallait surprendre l'adversaire en lui lançant un œuf rempli d'eau, histoire de bien montrer que l'ennemi avait été touché. La pire condamnation était d'être touché et de ne plus pouvoir jouer. Mais pire encore, il fallait regarder les autres jouer jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un vainqueur, sous peine de ne plus jamais pouvoir jouer. Ça, c'était une véritable torture. Mourir n'était rien. Ne plus jouer était la sentence, mais l'obligation de regarder les autres jouer sans pouvoir jouer soi-même est la torture que vivent chaque jour, chaque heure, chaque seconde, les déshérités de la terre, les affamés qui se doivent de regarder les maîtres de la terre s'enrichir jour après jour, et de plus en plus. Que faire ? Quel côté choisir ? L'art de la guerre est l'art de tuer le premier, de s'enrichir le premier, de manger le premier et de faire en sorte que les autres vous regardent. C'est cette chienne de pauvreté que vous nommez justice.

L'accusé se fit silencieux. Voyant qu'il semblait perdu dans ses pensées, le psychiatre respecta son silence en regardant le sol. Une sorte d'union de pensées les submergeait tous les deux. D'aucuns ne se décidaient à parler. Le psychiatre ne voulait en entendre davantage et l'accusé ne voulait en dire plus. C'était une sorte de trêve. Les deux étaient pris d'une grande émotion, indépendamment l'un de l'autre. Le sens du drame reçu par l'un s'intégrait à la réalité de l'autre. Le psychiatre avait l'impression de commencer à penser pour la première fois de sa vie, tandis que l'accusé avait l'impression d'être écouté pour la première fois de sa vie. Le psychiatre rompit le silence en disant : « Vous devriez utiliser les services d'un avocat. J'en connais un très bon qui vous tirera aisément de cette affaire. Dire que c'est votre main qui a commis ce crime n'est pas la meilleure défense qui soit, vous pouvez me croire sur parole. »

— Mais je ne veux pas me défendre, répliqua l'accusé. D'ailleurs, je n'ai pas à le faire. Puisque ce sont eux qui m'accusent, c'est à eux de me prouver qu'il était

indispensable de porter une attention particulière à ma main, qui malgré moi, s'est emparée du chandelier pour fracasser le crâne de celui que vous nommez à tort la victime. Ma main a choisi parmi les particularités possibles de ses mouvements celui qui correspondait le mieux à la demande de celui qui me suppliait de le tuer. Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler d'une mère soulevant un poids impossible à lever pour secourir son enfant qui se trouvait en dessous ? A-t-on donné un certificat de bravoure à ses bras ? Non. On a jugé que ses bras ont fait ce qu'ils devaient faire en la circonstance. Cela peut vous paraître idiot, j'en conviens, mais reste que ce sont ses bras et non la femme qui ont agi indépendamment de sa pensée. Si la pauvre mère avait pensé, ne serait-ce qu'une seule seconde, ses bras n'auraient pas trouvé la force nécessaire pour accomplir son acte. Ma main a fait la même chose ; elle a puisé en moi le courage requis pour mettre un terme à la souffrance de cet homme. Doit-on me punir pour cela ?

— Je vais malgré tout vous recommander à un avocat, insista le psychiatre en tendant une carte d'affaires à l'accusé.

Celui-ci prit la carte, remercia le psychiatre et sortit. Deux agents de sécurité l'attendaient pour le reconduire à sa cellule. « Pour ne pas devenir fou dans cette institution, dit-il, il faut déjà l'être. »

« Selon votre expertise psychiatrique, commença l'avocat, vous avez fait ce qu'on appelle, dans le jargon psychiatrique, un *acting out*. Ce n'est pas quelque chose de très difficile à prouver. Oubliez cependant l'histoire de la responsabilité de votre main et j'arriverai à vous exonérer de tout blâme. » L'accusé sursauta presque de son siège. « Ma main est une variable indispensable à ma défense, lança-t-il. Je sais autant que vous qu'on pourrait procéder autrement, mais là n'est pas mon intention. Les termes juridiques ne sont qu'un jargon anarchique et votre rôle, en tant qu'avocat, est d'apporter à ce jargon des nuances qui déforment la réalité de la situation. »

— Peu importe, poursuivit l'avocat comme s'il n'avait porté aucune attention à ce que l'accusé venait de dire, car votre conduite est très pardonnable et de plus, il n'existe aucun témoin.

— Pardonnable, dites-vous ? cria l'accusé, hors de lui. Je n'ai rien à me faire pardonner. Me justifier par vos diverses significations est une insulte à la volonté de ma main et une offense à mon esprit d'analyse. Nous sommes tous de passage, monsieur l'avocat. Notre façon de penser ce passage est bien au-delà du bien et du mal. La vie est un océan et la façon d'affronter la vague est un choix qu'il revient à chacun de décider. Si un homme désirant se noyer demande qu'on l'aide à passer par-dessus bord, son droit est aussi absolu que celui qui demande à ce qu'on lui lance une bouée de sauvetage. Pour un avocat, chaque cause est une aventure. Pour l'accusé, chaque détour est un danger et chaque danger a son secret. Pour se nourrir, il doit

déterrer les racines de son passé s'il ne veut pas mendier de l'aide. Tout ce qui était enlisé en lui doit refaire surface s'il veut comprendre sa douleur et celle des autres. Même dans ce que vous pensez être votre si grande liberté, monsieur l'avocat, vous manquez d'air et de lumière. Vous êtes à ce point inutile à vous-même qu'il vous faut devenir le défenseur des autres. Il ne vous est jamais passé par l'esprit que votre vie tout entière est semblable à un voyage organisé? Qu'avez-vous vraiment exploré? C'est à peine si vous faites partie du monde des vivants et vous m'offrez votre aide. Aucun témoin, disiez-vous? À croire que vous considérez cela comme un cadeau de la vie pour vous faciliter la tâche pendant le procès. N'attendez pas de moi une quelconque gratitude. Le meurtre fait partie de la nature autant que le coucher de soleil annonce un nouveau jour, autant que le feu fait naître le nouveau. Peu importe le nombre de personnes que vous avez innocentées, combien d'entre elles avez-vous libéré de la peur? Combien ont supporté la prison de leur propre vie? Un jour, monsieur l'avocat, et ce jour ne me semble pas si loin, c'est vous qui aurez besoin d'aide. Lorsque les portes de la mort s'ouvriront les unes après les autres et que vous n'oserez plus prendre le moindre risque parce que votre courage restera silencieux et lorsque vous n'arriverez plus à vous reposer parce que vous serez hanté par vos pensées. Alors, vous vous sentirez perdu parce que limité par le temps et ma main reviendra vous hanter. Voilà ma véritable défense, monsieur l'avocat. Êtes-vous prêt à m'accompagner envers et contre tous pour faire savoir à tous que la main qui est passée à l'action pour le bien-être d'un homme qui suppliait d'en finir avec sa vie l'a fait avec dignité et dévotion? Ne vous inquiétez plus de ma défense. Pensez plutôt à vos convictions avant que vienne la confusion.

L'avocat appuya les coudes sur le rebord de sa table de travail et prit sa tête entre ses mains. «Allons, reprit l'accusé, ne soyez pas si tourmenté. Voyez-vous plutôt comme un point de départ. L'indifférence face à toute forme d'autorité n'est pas nécessairement de l'hostilité. Comment pouvez-vous regarder autour de vous sans penser à toute cette absurdité que vous nommez le sens commun? Le processus de destruction de l'humanité est irréversible; non pas à cause de l'humain, mais parce que tout doit avoir une fin. Comme l'abeille ne sait pas qu'en butinant de fleur en fleur elle en fertilise une autre, l'humain ignore que dans sa volonté de conquérir d'autres planètes, il sèmera probablement la mort à la grandeur de l'univers. Même que dans un élan d'héroïsme, un homme se serait fait volontairement crucifier, non pas pour transformer l'humain, mais pour le réhabiliter dans l'amour de la misère et de l'esclavage de la déraison. Supprimer quelqu'un qui le souhaite n'est-il pas un acte divin? Seule une main peut le comprendre. Vous qui tenez votre tête entre vos mains, ne trouvez-vous pas cela pratique? Ne vous sentez-vous pas en sécurité? Vos mains ne sont-elles pas en train de vous réconcilier avec votre réflexion déjà pensée et repensée? Votre vécu ne vous ordonne-t-il pas de faire le grand saut par-dessus tous ces paradoxes qui hantent votre raison? Si l'histoire prouve quelque chose, c'est que l'humain a toujours été en désaccord avec sa vie et a toujours désiré vivre celle de quelqu'un d'autre. N'allez pas croire que je suis différent de vous. Moi aussi je

voudrais posséder tout l'univers, l'utiliser comme bon me semble et me venger de ce surplus d'inutile bonheur par la terreur. Bref, être la main de Dieu ou celle du diable. Être chacune de vos deux mains et tenir votre tête pour ne pas qu'elle tombe entre les mains d'un autre que moi.»

L'avocat releva lentement la tête. Ses yeux étaient mouillés de larmes. Puis en silence, il se mit à les laisser couler. D'abord sur lui-même, et ensuite sur sa vie. Puis pour finir, il éclata en sanglots. Son désespoir était si grand que l'accusé en eut presque pitié. «Pourquoi ne vous ai-je pas rencontré plus tôt?» questionna l'avocat. L'accusé ne répondit rien. «Que dois-je faire, maintenant?» voulut savoir l'avocat.

—Il n'y a rien à faire, répondit l'accusé, ni maintenant ni plus tard. Aucun pouvoir n'interviendra. La cohésion sociale n'est qu'une interférence entre l'instinct de l'homme et la conscience de l'animal.

En franchissant la porte de sa cellule, l'accusé fut surpris d'y trouver un autre prisonnier. Celui-ci semblait nerveux. Le regardant droit dans les yeux, l'accusé le dévisageait presque. Le visage du prisonnier se durcit lorsqu'il commanda: «Tu prendras la couchette du haut. Je n'aime pas les hauteurs». Sans dire un mot, l'accusé bondit sur la couchette du haut et s'allongea sur son matelas. Il s'enroula dans sa couverture et s'endormit en moins de dix secondes. La cellule était froide et humide. Le prisonnier commença à vociférer des menaces en reniflant comme un chien. Un gardien au visage naïf s'approcha de la porte faite de barreaux de métal et cria: «Garde tes menaces pour toi. Sinon, je t'enlèverai ton privilège de téléphoner à ta famille.» Aussitôt, l'accusé sauta de son lit. Il allait à son tour vociférer des menaces au gardien, lorsqu'il entendit très distinctement une voix rauque comme celle d'une très vieille femme lui dire: «Surtout, ne prends aucun risque inutile.» C'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'il y avait déjà un certain temps que ces voix ne s'étaient pas manifestées. Mais cette voix, il lui semblait que c'était celle de la dame dont lui avait parlé le psychiatre. Cette femme qui considérait les crimes en série comme une chaîne d'aventures amoureuses. «J'ai connu une dame qui se livrait à ce genre de culte», lui avait dit le psychiatre, et non pas «Je connais». Ceci laissait donc sous-entendre que la dame était morte. Mais pour l'accusé, cela ne prouvait en rien qu'elle n'était plus vivante. «Prendre un risque?» s'interrogea-t-il. «Personne, à ce jour, n'a pourtant réussi à donner une définition exacte de ce que c'est que de prendre un risque sans donner d'exemples, se répétait-il dans sa tête. C'est peut-être pour cette raison que la personne qui n'a plus rien à perdre est la plus dangereuse. Quelqu'un qui n'a plus rien à perdre ne s'explique pas le risque. Pour lui, le risque n'existe tout simplement pas.»

L'accusé se sentit soudain envahi par une euphorie qu'il n'avait jamais connue auparavant. Il eut envie de tuer, non pas par plaisir, mais par excitation, même si ses

voix l'en dissuadaient. Fait pour le moins étrange dans son cas, elles le prévenaient de ne pas risquer au lieu de le pousser à agir sur le coup. Il regarda le prisonnier qui, assis sur le rebord de sa couchette, contemplait le sol. « Qu'ont-ils à te reprocher ? » le questionna-t-il.

— D'avoir empoisonné mon père, répondit l'autre. C'est ce dont on m'accuse, mais ce n'est pas la vérité. Mon père s'est tué en consommant de la mort aux rats en quantité. Le pire, c'est qu'ils m'accusent de l'avoir tué avant sa mort, car lorsque je suis arrivé chez lui, son cœur ne battait plus et son poulx était absent ; aucun souffle de vie ne sortait de lui. J'ai même placé un miroir sous son nez en lui fermant la bouche avec ma main. Rien, absolument rien, même pas une toute petite buée sur le miroir. Rien du tout. J'ai téléphoné à la morgue pour leur expliquer la situation et ils m'ont dit de téléphoner d'abord à l'hôpital pour faire appel au service ambulancier. C'est ce que j'ai fait, mais la police est arrivée en même temps. Les agents m'ont questionné pendant des heures. Ils ont perquisitionné chez moi et chez mon père. Je me suis tué à leur expliquer que je n'avais pas pu avoir tué mon père, car je n'étais même pas là au moment de sa mort. Ils m'ont cité à comparaître le lendemain, pour ensuite m'accuser de meurtre. En plus, je n'avais pas la moindre raison de tuer mon père.

— À moins que ton père ait eu une bonne raison de te faire passer pour son meurtrier... supposa l'accusé.

— Pourquoi aurait-il fait une telle chose ? questionna le prisonnier en réfléchissant.

— Peut-être avait-il perdu la raison, suggéra l'accusé.

— Peut-être, répliqua le prisonnier. Je n'avais pas pensé à cela. Il est vrai que le soir où ma mère est morte, mon père avait juré de me le faire payer cher, très cher. Un prêtre était venu à la maison pour donner les derniers sacrements à ma mère et au moment de lui donner l'absolution, j'ai vu la mort sortir du prêtre et entrer dans le corps de ma mère. Je me suis mis à trembler de tout mon corps.

— Trembler de peur ? demanda l'accusé.

— Non, de haine, le corrigea le prisonnier, et j'ai presque étranglé le prêtre. Mon père a réussi à m'en empêcher, mais sans trop m'en rendre compte, je l'ai frappé. Maintenant, je me souviens qu'il m'a dit : « Tu t'en souviendras le jour de ma mort. »

— Que penses-tu faire, maintenant ? interrogea l'accusé.

— Je n'en sais rien, répondit l'autre.

— Peut-être devrais-tu penser à t'évader, pouffa l'accusé, ou jeûner jusqu'à la mort. Quoi qu'il en soit, tu ne peux encourir la peine de mort sans un procès en bonne et due forme. Ton principal atout, c'est le temps. Dans ton cas, ton père avait un désir de vengeance et dans le mien, mon homme avait le désir de mourir. Dans les deux cas, le désir est plus fort que la vie, il est même plus fort que la mort. Dans le repas de notre civilisation, la mort, la guerre et le meurtre ne sont que des assaisonnements. Le menu principal, c'est le désir de l'esclavage volontaire. Nous sommes trop embarrassants pour être invités au banquet des maîtres. Nous sommes

à la fois tellement semblables et tellement différents en ce qui concerne la mort. Un homme est à l'article de la mort et je lui arrache son œil par pitié pour son désir et dans ton cas, ton père est déjà mort et on t'accuse de l'avoir tué par désir de te punir. C'est le couronnement de la condition humaine devant l'absolue nécessité d'assouvir à n'importe quel prix le désir de tuer et de punir. Qu'avons-nous à vouloir nous justifier devant ces maîtres pour qui l'esclavage est tellement nécessaire et approuvé de façon générale ? La liberté naturelle ne cherche pas l'approbation publique. S'ils veulent nous tuer, ils nous tueront sans qu'on s'en rende compte. D'ailleurs, ils le font déjà avec ceux qui s'entraînent de plus en plus, jour après jour, pour être toujours plus en forme. Eux aussi meurent un peu plus chaque jour sans s'apercevoir qu'ils se tuent à vouloir être en santé. Chantons ensemble, mon compagnon de cellule. Chantons jusqu'à ce que le gardien meure de convulsions, rigola l'accusé.

Rire qui fut aussitôt suivi de celui du prisonnier. La réaction ne fut pas longue à venir. Le gardien donna l'ordre aux deux détenus de se taire. Ces derniers passèrent outre l'avertissement et continuèrent de chanter encore plus fort. Le gardien menaça alors d'intervenir par la force avec l'aide d'autres agents correctionnels armés de matraques si les deux n'arrêtaient pas aussitôt de chanter et même, de parler. Les détenus s'étendirent dans leur couchette et restèrent silencieux quelques instants. Soudain, l'accusé sauta de son lit, s'approcha de la porte métallique et dit au gardien assis tout près de lui : « Écoute-moi bien, l'imbécile... » Et il ajouta sur un ton autoritaire : « Fais venir tes retardés. Sinon, j'irai les chercher moi-même et je ne plaisante pas ! »

— J'en doute fort, répliqua le gardien. Comment vas-tu t'y prendre pour sortir de ta cellule ?

— C'est toi qui vas m'ouvrir la porte, répondit l'accusé.

— Et quoi encore ! fit le gardien. Tu vas finir par te faire matraquer pour de vrai !

L'accusé remonta dans sa couchette et y resta quelques minutes. N'entendant pas le moindre bruit, le gardien s'assit sur sa chaise et s'appuya le dos contre le mur pour faire un petit roupillon. L'accusé redescendit lentement et silencieusement de son lit, s'approcha de la porte à côté de laquelle le gardien somnolait presque, puis cria de toutes ses forces : « Hé, l'imbécile ! » Le gardien sursauta, autant de peur que de surprise. Puis l'accusé ajouta sur un ton normal : « C'est toi qui as raison. Je vais retourner me coucher et dormir. Bonne nuit, l'imbécile. » Cela dit, il remonta dans sa couchette et selon son habitude, s'enroula dans sa couverture et s'endormit en moins de quelques secondes. Le prisonnier pouffa dans son oreiller, feignant lui aussi de dormir. Le gardien, trop irrité pour juger de la situation, les regarda dormir quelques minutes, et retourna s'asseoir sur sa chaise. Presque anéanti par la crainte de se faire encore avoir par l'accusé, il tendait attentivement l'oreille, à l'affût du moindre bruit. Mais tout n'était que tranquillité et silence. Les questions s'embrouillaient dans sa tête. S'il ne faisait rien, il passerait pour un véritable imbécile aux yeux de l'accusé et s'il demandait de l'aide à d'autres agents correctionnels pour matraquer deux détenus qui dormaient paisiblement, la conséquence serait encore pire. Il essaya de somnoler

un peu, mais n'y parvint pas. Sûrement, pensait-il, que d'une seconde à l'autre, il entendrait l'accusé lui crier : « Hé, l'imbécile, ceci... » ou encore : « Hé, l'imbécile, cela... » Par ses détestables intrigues, l'accusé lui avait fait tellement honte, qu'il finit par se lever brusquement de sa chaise avant de s'approcher de la porte de la cellule, espérant surprendre l'effronté à son tour et lui prouver qu'il n'était pas le stupide gardien qu'il croyait qu'il était. Voyant les deux détenus qui dormaient, il se sentit terriblement humilié, comme jamais, jusque-là, il n'avait pensé l'être un jour. De retour sur sa chaise, il préféra croire que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. « Voilà, se dit-il, c'est cela. Je me suis endormi sur ma chaise comme d'habitude, et j'ai rêvé. » Or, son esprit refusait d'accepter ce mensonge. Il se haïssait de se mentir de la sorte pour se sortir de cette situation. Soudain, il fut envahi par une terrible colère ; non plus à cause de l'accusé, mais à cause de lui-même et de sa lâcheté. En colère, aussi, contre son esprit inquisitoire qui le condamnait de mensonge envers lui-même et de parjure. Enfin, il finit par s'endormir en pensant au pape, pour n'être réveillé que tôt le lendemain par nul autre que son supérieur. Il sursauta à nouveau, incapable d'articuler un seul mot tellement il était troublé par la présence de son patron qui le prenait en flagrant délit de sommeil. Et ce n'était pas la première fois que ce dernier le surprenait à ne pas faire correctement son travail. Il frissonnait comme quelqu'un qui sort de son lit par temps froid. « Vous dormiez profondément ! » lui lança son supérieur sur un ton de reproche et de sarcasme.

— Pas exactement, répondit-il.

— Pas exactement ? reprit le supérieur, insulté que son employé doute de son appréciation de la situation après l'avoir vu lui-même dormir profondément pendant plus de dix minutes. Vous me prenez pour un imbécile ?

— Non, monsieur, répliqua le gardien. C'est moi, l'imbécile. Je n'aurais pas dû dormir.

Le supérieur fit quelques pas en direction des deux détenus, qui dormaient paisiblement dans leur cellule. Il les observa quelques secondes et dit à son subalterne : « Ouvrez-moi cette porte et refermez-la doucement. » L'autre se souvenait que l'accusé lui avait dit : « C'est toi qui vas m'ouvrir la porte. » « Pourquoi ? » cherchait-il à savoir.

— Ma parole, répondit le supérieur, vous sortez des limbes ? Vous savez très bien que chaque matin, il faut déverrouiller les portes des cellules, à moins qu'il ne se soit passé quelque chose de grave durant la nuit. Comptez-vous chanceux que ces deux-là soient du genre tranquille, sinon je vous ferais un rapport pour manquement à la discipline.

Sur ces mots, il quitta la pièce en faisant claquer la porte. Le gardien eut presque envie d'aller remercier l'accusé quand il l'entendit lui chuchoter à l'oreille : « Bonne journée ! Il est temps que tu ailles te reposer chez toi » Puis il ajouta tout bas en lui donnant une petite tape sur l'épaule : « Tu es un bon petit imbécile. » Préférant faire la sourde oreille, le gardien partit.

Les journées du samedi et du dimanche furent presque des journées de bonheur. Le prisonnier et l'accusé, exclus de l'ensemble des détenus, occupaient une section spéciale réservée à ceux qui étaient en attente de procès. Le prisonnier eut le droit de téléphoner à sa famille et l'accusé de se choisir un livre. La nourriture n'était ni bonne ni mauvaise, mais la quantité était plus que suffisante. Petite promenade à l'extérieur en après-midi et lecture en soirée. « Pas mal du tout, presque à l'hôtel », fit remarquer l'accusé, ce à quoi acquiesça aussitôt son codétenu. « La prison a ses bons côtés, répliqua celui-ci. Je serais curieux de savoir le nombre de personnes qui n'en sortiront jamais. »

— Pour ceux qui n'en sortiront jamais, la prison n'a pas de bon côté, répliqua l'accusé. À l'extérieur de la prison, on s'habitue à tout, mais à l'intérieur, il faut s'adapter à tout et ce n'est pas possible, car ce sont les prisonniers qui font que c'est ainsi. C'est aussi de cette façon qu'ils veulent que soit leur loi et ils ont raison de la vouloir ainsi. Car, vue sous un certain angle, la loi de la prison est plus juste que la nôtre, parce qu'elle est plus expéditive et la sentence s'applique à tous et par tous. Il y a une logique dans l'illogisme des règles à suivre en prison et cette logique est presque géniale. Rien n'est laissé au hasard, rien n'est relatif et tout y a sa place. Quant à son mode de fonctionnement, le moindre détail a été observé, pensé, réfléchi et organisé en fonction de tout et de tous. Dieu aurait sûrement aimé y envoyer son fils. N'a-t-il pas créé l'homme à son image, comme certains le prétendent ? Si c'est le cas, le prisonnier qui marche dans le couloir de la mort est celui qui est le plus à l'image de Dieu. Il y a quelque chose de tellement démoniaque, dans ce couloir, qu'il n'y a qu'un dieu qui peut le traverser. Comme il est beau cet animal humain qui a su garder en lui la vraie nature de l'homme. Quelle magnifique bête envoyée à l'abattoir en compagnie d'un prêtre assassin qui la juge indigne et qui en même temps, implore son pardon. Les autres, ceux qui veulent assister à la vengeance, ceux-là qui veulent absolument voir mourir la bête pour dormir en paix, qui sont-ils ? Ils sont impossibles à décrire. Non pas que la subtilité des mots n'y arrive pas, c'est que personne ne veut les lire, personne ne veut s'en souvenir. Ce sont des éclairs de mémoire dans le brouillard de la peur. Le plus drôle, c'est qu'ils sont pris d'un bonheur encore plus féroce, convaincus qu'ils sont utiles à en couper le souffle.

Plus le prisonnier écoutait parler son interlocuteur, plus il voulait en entendre davantage. L'accusé fit craquer ses jointures, puis, comme il le faisait souvent, sauta d'un bond dans sa couchette, s'enroula dans sa couverture et s'endormit presque aussitôt.

Pour une seconde fois, l'accusé dut se présenter devant le juge. « À la lumière de votre rapport psychiatrique, dit celui-ci, il apparaît que vous êtes apte à subir votre procès. Il est dit aussi que malgré les recommandations du psychiatre et les conseils d'un avocat d'office que nous vous avons fourni gratuitement, vous refusez toujours

d'utiliser les services d'un avocat. Bref, nous avons tout tenté pour vous venir en aide et c'est maintenant à vous de décider une fois pour toutes si vous plaidez coupable ou non coupable. »

— Monsieur le juge, rétorqua l'accusé, je dois d'abord vous dire que je n'éprouve aucun repentir pour l'acte que ma main a commis. Mais si vous voyez les choses autrement, faites ce que vous croyez être le mieux pour être en accord avec vos principes ! Personnellement, en tuant l'homme qui me suppliait de le tuer, je me suis peut-être condamné à mort, mais il reste que je n'ai rien à reprocher à ma main, qui a pris elle-même l'initiative d'obéir à la volonté d'un suppliant. J'ai réfléchi à l'affaire et j'en arrive qu'à votre point de vue, cela relève de l'inimaginable. Donc, qu'il en soit comme vous voulez. Cependant, je vous ordonne d'épargner ma main et d'en faire don à quelqu'un qui a perdu la sienne et qui en a besoin, ou tout simplement d'en faire don à quelqu'un qui acceptera une transplantation pour remplacer une main capable de prendre une décision par elle-même par une main esclave de la volonté de son propriétaire.

— Vous n'avez rien à commander ici ! s'écria le juge. C'est un outrage au tribunal !

— Ne vous énervez pas à ce point, répliqua calmement l'accusé. Soyez bon joueur et comprenez que de mon point de vue, lorsque vous m'accusez d'outrage au tribunal du fait que je vous ordonne de faire quelque chose, vous vous placez en situation de supériorité en vous servant d'un pouvoir dont vous ne connaissez qu'à peine l'origine. Si moi, je vous accusais d'outrage à l'intelligence, sachant très bien qu'en votre esprit règne une parfaite innocence, ne vous diriez-vous pas : « Pour qui se prend cet homme ? » En vous ordonnant, je n'ai pensé à rien. J'ai l'habitude de savoir sans penser. Cela aussi est un concept qui vous échappe et je le comprends. Savoir sans penser permet de voir derrière la façade des mots avant même que la parole entre en action.

— Tout ça ne sont que de belles paroles ! répliqua le juge. Je veux bien vous laisser vous exprimer librement. Le droit n'est pas un piège. Le droit est aussi un moyen d'innocenter quelqu'un qui ne représente aucune menace pour la société, ce qui dans votre cas, est loin d'être une certitude.

— Monsieur le juge, pouvez-vous me montrer une seule personne qui ne représente aucune menace pour la société ? En avez-vous vu, ne fusse qu'une seule ? Pour une raison ou pour une autre, un humain ne peut passer toute sa vie sans être déstabilisé. Et en étant lui-même déstabilisé, il déstabilise les autres, ce qui provoque envers lui une réaction de crainte et qui rend les autres déficients dans leur façon d'envisager leurs rapports entre eux. Même nos rêves sont construits à partir de faits réels. Sommes-nous responsables de nos rêves pour autant ? Vous rêvez, monsieur le juge, si vous pensez que vous-même ne représentez jamais une menace pour les autres ou que vous vous associez mentalement à la justice et au bien commun. Si moi je m'associe mentalement à un animal sauvage dans le but de capturer une proie, il me faut d'abord oublier que je suis un humain. En vous associant à la justice et au

bien, vous oubliez que vous-même êtes un mauvais justicier. Vous vous considérez comme un lion, mais en fait, vous n'êtes qu'une gazelle qui ne fait rien pour conquérir sa liberté. Elle ne comprend que la fuite. Essayez d'écouter les battements de votre cœur en vous disant que vous êtes mort. Vous verrez à quel point il est difficile, pour un mort de s'enlever la vie. Quelqu'un doit l'aider sans construire dans sa tête un tas d'équations complètement inutiles avant de décider d'agir. Imaginez-vous, monsieur le juge, dans une forêt inconnue et ténébreuse... ce sont vos bras qui agiront comme guides et qui décideront ce que vous devez faire s'il vous arrive de trébucher, et ce, sans s'occuper de votre intention. Seul un aveugle peut en de telles circonstances ordonner à ses bras la marche à suivre, car il a l'habitude des ténèbres. Quand ma main a saisi le chandelier et qu'elle a fracassé le crâne du psychiatre, j'étais dans cette forêt inconnue et ténébreuse qu'est l'intention et ma main a agi sans me consulter. Quand le psychiatre m'a demandé de tuer aussi son âme, je suis devenu tel un aveugle qui voit pour la première fois et qui comprend que son œil unique représente son âme. Avec le recul, je ne me souviens plus très bien si ma main a agi par elle-même ou si c'est moi qui lui en ai donné l'ordre, puisque comme l'aveugle qui voit pour la première fois, il se peut que j'aie vu mon intention.

— Vous admettez enfin, dit le juge, que vous avez une part de responsabilité dans ce meurtre ?

— Mais je n'admets rien du tout, monsieur le juge. J'ai seulement dit : il se peut que j'aie vu mon intention. J'ai peut-être tout simplement, pendant un certain temps, perdu le sens du réel. En ce moment même, une voix me dit de ne pas prendre de risque et surtout, de ne rien vous dire concernant l'exceptionnelle épreuve que vous vivrez en rentrant chez vous ce soir. Présentement, les voix que j'entends ne s'adressent pas au savoir, elles s'adressent au vide et c'est du vide qu'elles deviennent des impressions et c'est à partir des impressions qu'elles deviennent des voix. L'impression que quelqu'un vous suit dans le noir sans faire de bruit s'adresse à vous par la voix d'un frisson qui vous dit beaucoup plus que des sons. La peur que vous éprouvez vous dit que vous êtes un homme mort. Maintenant, je suis tellement libre et heureux, car ce qui me suivait s'est éloigné pour se rapprocher de vous. Il me semble vous reconnaître sans jamais vous avoir connu. J'ai le sentiment d'être de plus en plus éveillé et que vous êtes de plus en plus endormi. Une voix m'a dit que vous étiez possessif et violent envers votre femme, car elle ne vous accorde aucune importance et que souvent, vous pensez à vous en débarrasser pour de bon. L'idée d'utiliser un couteau de cuisine est une idée qui vous est souvent passée par la tête. Mais vous ne le ferez jamais, parce que vous n'avez pas l'échine d'un meurtrier. Vous êtes donc perdu dans un rôle interminable qui consiste à devenir irremplaçable auprès d'elle pour vous assurer d'un certain contrôle sur sa personne. Actuellement, une voix me dit que votre façon d'agir constitue le comble de la folie.

— Vous allez trop loin ! lança furieusement le juge.

Ce dernier était effrayé. Il imaginait qu'au fond de la salle, une dizaine

de policiers, dont un sergent de police, venaient d'entrer. Le sergent s'avancait lentement vers lui pour lui dire : « Monsieur le juge, vous êtes en état d'arrestation pour tentative de meurtre sur la personne de votre femme. Veuillez nous suivre. » Il s'imaginait qu'on lui passait les menottes aux poignets. Dans la honte, il hochait la tête. Il regarda l'accusé, l'air de lui demander : « Que m'arrive-t-il ? » Comme on l'avait fait pour le Christ, il s'imaginait que l'accusé lui enfonçait dans la bouche une éponge de latrines imbibée de vinaigre. Il ne pouvait plus prononcer un seul mot. Il savait qu'il rapporterait avec lui toutes ses frustrations à la maison et que le soir même, son épouse, comme d'habitude, le regarderait comme une infirmière regarde son patient. Elle lui servirait son repas du soir, qu'il mangerait seul. Depuis longtemps, son épouse ne partageait plus les repas avec lui, préférant se retirer au salon pour lire en écoutant de la musique. S'il haussait le ton pour lui dire quelque chose, elle faisait semblant de ne pas l'entendre, prétextant que le salon était trop loin de la salle à dîner et qu'avec la musique en plus, il lui était impossible de l'entendre. En ces moments de solitude, il se sentait observé par sa mère comme quand il était enfant et qu'il savait qu'elle savait qu'il n'avait pas été un bon garçon. Sa mère, quoique morte depuis longtemps, continuait de le hanter. En ce moment, pensait-il, elle lui dirait qu'il n'était pas un homme, pas un vrai comme l'était son père qui avait travaillé comme un forçat pour lui payer des études que personne, dans la famille, n'avait les moyens de s'offrir. Maintenant qu'il était juge, la femme qui partageait sa vie levait le nez sur lui et sur sa profession. Il ne savait plus s'il devenait fou ou s'il n'était que momentanément déséquilibré. À présent, il voyait l'accusé comme un fantôme perturbateur et joyeux, doué d'une vitalité d'esprit profonde et tranquille. Il se précipita silencieusement vers la sortie, ses yeux tristes évoquant le tourment que l'on retrouve dans la fresque du Jugement dernier de Michel-Ange. Une fois chez lui, il prit son fusil et se logea une balle dans la tête.

L'accusé se retrouva seul dans sa cellule. Son procès étant remis à une date ultérieure, il demanda à obtenir une libération conditionnelle. On accepta de le libérer, moyennant une caution en argent défiant toute logique et des conditions quasi impossibles à remplir, jusqu'à ce qu'on poursuive son procès ou qu'on le reprenne depuis le début. Le juge s'étant suicidé, il ne serait pas difficile de prouver qu'il était inapte à gérer le procès depuis le début. Ce fut le fournisseur d'opium de l'ancien psychiatre qui se présenta avec une gigantesque mallette remplie de billets de banque pour défrayer le prix de la caution. L'accusé put donc retrouver une certaine forme de liberté, mais comportant de nombreuses restrictions.

« La liberté n'est pas la liberté si elle est conditionnelle », se disait l'accusé en se rendant à la taverne. En arrivant devant la porte, il se souvint qu'il lui était interdit de fréquenter ce genre d'établissements et de consommer toute boisson alcoolisée. Rien, dans ses conditions de libération, ne lui interdisait cependant de

s'asseoir sur un banc de parc pour consommer des fruits. Il se procura donc une seringue, une bouteille de vodka et une douzaine d'oranges qu'il injecta de vodka à pleine capacité. Il en fit autant avec des raisins, qu'il injecta de vin. Ce fut à la fois sa nourriture quotidienne et le catalyseur de ses réflexions. Plus que jamais, il ressentit cette sensation de liberté naturelle que ressentent les clochards. Il réalisa aussi à quel point, alors qu'il ne restait qu'assis sur son banc, il lui était permis de rencontrer des gens aussi érudits que bizarres. Un matin, un homme au visage écarlate vint s'asseoir près de lui. «Je vous observe depuis longtemps, dit-il. Vous semblez presque avoir élu domicile ici. Pour ma part, je suis écrivain et ma vie se termine lentement. J'en avais assez de rester barricadé dans mon appartement, donc j'ai commencé à dormir de temps en temps sur un banc de parc. Et je trouve que c'est un privilège unique.»

—Qu'écrivez-vous ? l'interrogea l'accusé.

—J'en suis à mon quatrième livre, répondit l'écrivain. J'ai toujours été impressionné de voir comment, chez certains hommes, les causes s'enchaînent. Les événements qui vous ont amené sur ce banc étaient pour ainsi dire mesurés d'avance. Ce n'est pas une question de croyance ou de destin, ce sont des conséquences de la condition humaine qui est le résultat de la pensée humaine sur des expériences qu'elle n'a pas vécues, mais qui lui ont été enseignées. On enseigne à la pensée ce qu'elle doit penser et ensuite, on la glisse négligemment dans notre mémoire comme on glisse son porte-monnaie dans la poche arrière de son pantalon.

Sur ce, les deux hommes se mirent à rire. «Autrefois, dit l'accusé, les riches marchands engageaient des écrivains professionnels pour écrire à leur place. J'ai en moi un constant dialogue intérieur qui finit par m'ordonner de faire des choses. J'aimerais qu'un écrivain professionnel écrive en deux mots ce que doit penser ma pensée pour être en mesure, comme vous le dites, de glisser négligemment dans la poche arrière de mon pantalon le dernier ordre que j'ai reçu et qui consistait à tuer un homme.»

—Je doute fort que votre dialogue intérieur puisse s'écrire en deux mots et je doute même d'être en mesure de l'écrire, car toute parole est mensonge lorsqu'on se parle à soi-même. Lorsqu'on se parle à soi-même, c'est toujours pour se cacher ce qu'on ne veut pas se dire. Aussi inconscient que cela soit, il en est ainsi. De plus, continua l'écrivain, la pensée qui alimente votre raisonnement semble ignorer que les mêmes mots n'ont pas toujours le même sens. Vous dites avoir tué un homme. Peut-être en avez-vous la certitude parce que vous lui avez enlevé la vie. Reste que vous en avez peut-être tué beaucoup d'autres avec des mots d'une telle cruauté, que vous ne vous êtes même pas rendu compte du mal que vous leur avez fait. Les mots cruels pour les uns ne sont nullement cruels pour les autres. La mort n'est qu'un principe.

—Peut-être, reprit l'accusé. Peut-être que la mort n'est qu'un principe. Néanmoins, ce principe est contagieux. La vie est une maladie incurable dont la mort est le seul remède. Le temps est le plus grand meurtrier.

—Là-dessus, ricana l'écrivain, je dois vous donner raison. Mais il me semble

que le temps n'est pas qu'une pulsion de mort. Il faut quelque chose de plus pour asséner le coup mortel.

À ce moment, un vieil homme s'approcha d'eux pour leur dire : « Je n'ai pu m'empêcher d'écouter votre conversation et si vous me le permettez, j'aimerais vous raconter quelque chose. » Visiblement choqué de cette intrusion dans leur conversation, l'écrivain quitta l'accusé. Sans autre préambule, le vieil homme lança : « Jadis, j'étais pianiste et j'ai décidé d'abandonner la musique pour me consacrer entièrement à ma réflexion. En fait, une seule idée me hante, et après vous avoir écouté parler, je me suis dit : « Voilà peut-être l'instant venu de partager ma pensée avec quelqu'un qui en vaut la peine. » Certains auraient dit le « fruit de ma pensée », mais ma pensée n'a pas encore donné son fruit. Un soir, après un concert, quelqu'un m'a demandé si lorsque je jouais du piano, ma main droite ignorait ce que faisait ma main gauche. Sur le coup, je n'ai pu répondre à cette question. « Je l'ignore, lui répondis-je, mais je vous fais la promesse d'y réfléchir. » Ce fut le cas, car j'y réfléchis toujours. Cette question m'a tellement hanté, que j'ai failli en devenir fou. Il me semble devoir traverser l'enfer à la nage pour éteindre le feu de ce questionnement. Je sais cependant que ce n'est pas lorsqu'on est en train de se noyer qu'il faut se mettre à penser. Lorsqu'on est en train de se noyer, c'est le temps de nager. J'ai abandonné la musique et depuis ce temps, je nage d'un individu à l'autre en prenant garde de ne pas me noyer dans leurs idées et surtout, de ne pas me noyer dans l'océan de mon obsession. Et ma quête m'a conduit jusqu'à vous. »

— Je me tue à expliquer à qui veut l'entendre que mon corps tout entier ne peut être tenu responsable de ce que fait une seule de mes mains, s'empressa de répliquer l'accusé, et j'ajouterais qu'une main ne peut être responsable de ce que fait sa jumelle. J'ai même demandé qu'on me coupe la main pour innocenter mon corps, sous prétexte que c'était ma main, et non moi, qui s'est servie de l'arme qui a tué quelqu'un.

— Oh ! dit le musicien. Votre raisonnement est étrange. Comment faire valoir un tel argument devant la justice ?

— La justice n'est qu'une interprétation des faits. Elle ne démontre en rien la situation d'un individu dans son vécu ; elle privilégie la situation d'un individu seulement dans un moment de sa vie. Le pouvoir étrange du vécu d'un homme peut l'amener à en tuer un autre s'il croit fermement que la vie de l'autre n'est qu'un simple phénomène de vie sans un réel vécu. D'un autre côté, un individu peut vouloir mourir du fait qu'il a trop vécu durant sa vie et que ce trop-vécu prouve que le reste de sa vie n'en vaut plus la peine.

— Même si pour moi la vie est une musique, lâcha le pianiste, il peut être impératif de cesser d'en jouer.

— Un chef d'orchestre ne joue pas, répliqua l'accusé. Il ne fait qu'indiquer la mesure durant l'exécution d'une œuvre musicale. Pourquoi ne pas simplement diriger ta vie avec une baguette de direction ?

—En tel cas, ma main gauche serait le miroir de ma main droite, expliqua le pianiste, mais cela ne me dit pas si ma main gauche ignore ce que fait ma main droite quand je joue du piano. Certes, une main s’habitue probablement à ce que fait l’autre à force de répétitions, mais prise individuellement, une fois habituée, une main peut-elle ignorer ce que fait l’autre ?

—Il y a toujours un décalage entre le spectre de l’ignorance et les sanglantes sonorités de la compréhension, répondit l’accusé.

Une jeune femme, qui, à cause de la cocaïne, de l’héroïne et de l’alcool, avait prématurément vieilli, demanda une cigarette à l’accusé. Ce dernier lui en donna deux. Avec le regard confus, elle lui dit : « Le chat est dans la gueule du chien. » En guise de réponse, l’accusé se contenta de lui sourire. « Je fus très belle, jadis, lançait-elle, peut-être même trop belle. On me nommait et on me nomme encore la diva. À dormir dans les ruelles, je suis devenue la diva des rats et croyez-le ou non, ça ne me déplait pas. Après tout, ne sommes-nous pas chacun à notre façon des rats ? Des rats qui habitent un arbre mort et que malgré tout, on s’efforce de faire tenir debout ? Un arbre aux racines élastiques qui reviennent toujours remplies du sang de nos fantômes ? » L’accusé fouilla dans son sac et en sortit une orange. « Goûte cela, dit-il en la lançant à la diva. Je t’assure que tu n’as jamais mangé une orange comme celle-là. » La femme goûta le fruit et d’un mouvement brusque, tressaillit presque des pieds à la tête. Après quoi, l’accusé lui tendit ensuite une grappe de raisins. Elle croqua les fruits et laissa entendre : « Vous avez aussi injecté les raisins ? » Puis elle ajouta en souriant : « Vous êtes le roi du camouflage. »

—Je suis un arbre mort, rétorqua l’accusé, mais je donne des fruits qui sont encore bien vivants et je me suis transplanté moi-même dans ce parc.

—J’ai grandi près d’ici, indiqua la diva. Ce quartier est toujours aussi délabré, mais cette profonde liberté qui en émerge ne cesse de me charmer. On dirait qu’ici, le ciel s’enfonce dans la terre. Pour moi, c’est presque une conviction.

—Attention, prévint l’accusé, les convictions risquent de nous enterrer si profondément, qu’il en devient presque impossible de s’en sortir !

—Vous savez, enchaîna la diva, on commence à beaucoup parler de vous.

—Que dit-on de moi ?

—Certains disent que vous êtes une sorte de sorcier. D’autres prétendent que vous êtes un *chaman* qui communique avec les esprits. D’autres vous qualifient de guide, de gourou, de prophète, d’anarchiste... et j’en passe. Mais ce que tous ces gens ont en commun, c’est qu’ils sont prêts à vous suivre n’importe quand. D’autres, encore, et ceux-là sont les plus nombreux, attendent de vous un indice ou un signe pour se rassembler et se lancer à votre défense.

—Me suivre ? s’exclama l’accusé. Pourquoi veulent-ils eux-mêmes se mettre des chaînes ? Comment pourrais-je marcher devant quand je nie ma propre unité en

rendant une seule de mes mains responsable et que je fais abstraction du reste de mon corps ? Il fut un temps où l'Église enchaînait les astres dans l'inertie divine. De notre temps, c'est l'humain qu'on enchaîne dans son corps, même s'il demande qu'on l'en sorte. Qui demande la mort a le droit de mourir quand bon lui semble ! Viendra un temps où refuser d'enlever la vie à qui le demande sera considéré comme un crime contre nature. Le droit à la mort est la seule cause qui vaille la peine de mourir pour elle. La justice éprouvera plus de tourments à me condamner à mort que moi à marcher dans le couloir de la mort.

— Certains affirment aussi que vous êtes un suppôt du diable, car vous tuez des âmes, chuchota la diva.

Cette fois, l'accusé se mit en colère. « Je ne tue pas les âmes ! cria-t-il presque. Quelqu'un m'a demandé de le tuer et par la même occasion, de tuer son âme. J'ai fait les deux. J'ai fait ce que je pensais qu'il fallait faire pour réaliser ses dernières volontés, un point c'est tout ! Quant à ceux qui parlent de me suivre, qu'ils sachent bien que toute révolution ne fait que reconstruire autrement la soumission. Encore plus fou que tous les fous celui qui pense échapper à la mort parce que le peuple marche derrière lui. »

— On se reverra, lança la diva avant de partir.

Il faisait une chaleur d'enfer ! « Il me faut traverser cette rue et par une telle journée, j'ai peur de perdre tous mes points de repère », dit un aveugle à un passant. Assis sur son banc, l'accusé observait distraitement la scène. « Vous avez raison, répliqua le passant, mon linge est tout trempé de sueur. » Mais ce dernier continua sa route sans aider l'aveugle. « Cet homme n'est pas plus aveugle que moi », pensa l'accusé. Comme si l'autre avait deviné sa pensée, il s'approcha de lui, enleva sa casquette et la déposa à ses pieds. « Je sais que vous savez que je ne suis pas aveugle, dit-il, mais les mêmes mots n'ont pas toujours le même sens. Être aveugle ne signifie pas toujours ne rien voir. » Sur ce, un passant déposa quelques pièces de monnaie dans la casquette. « Voyez, continua l'aveugle, ce passant voit que je ne vois pas simplement parce que je marche avec une canne blanche. »

— Ce passant peut-il voir que je suis un condamné à mort ? questionna l'accusé.

— Non, mais un faux aveugle peut voir que vous n'êtes plus de ce monde et que ce monde n'est plus pour vous.

Sur ce, un autre passant laissa tomber quelques pièces dans la casquette. « Tu auras ta part », promit l'aveugle à l'accusé.

— Ma part ? s'exclama l'accusé. Tu veux donc payer le diable ? Cite-moi plutôt tes dernières volontés, c'est en cela que je suis utile.

— Je sais qui vous êtes, répliqua l'aveugle. Vous êtes la main qui libère et pour d'autres, la main qui exécute.

— Mais qui parle ainsi ?

— Tout et tous parlent de vous, répondit l'aveugle. Les humains, les chiens, les arbres, les oiseaux, les nuages, le soleil, les étoiles, les dieux, les anges, les démons, les saints... Tout et tout le monde parle de vous. Votre réputation dépasse de beaucoup ce parc, cette rue et cette ville. Même à l'étranger, on parle de vous.

L'accusé rit de bon cœur et dit : « L'histoire dont nous avons hérité depuis des millénaires n'a fait que nous aliéner davantage. La mienne ne fera pas exception. En fait, elle fera la preuve que tout n'est que contradiction. »

— La lumière et l'obscurité ne sont pas en contradiction, le corrigea l'aveugle. L'une est le complément de l'autre et il me semble que l'une ne pourrait exister sans l'autre.

— Depuis l'avènement du christianisme et même, du monothéisme, nous ne vivons pas dans l'obscurité, nous vivons dans les ténèbres, affirma l'accusé.

— En quoi le fait de ramener tous les dieux à un seul nous plonge-t-il dans les ténèbres ? interrogea l'aveugle.

— Parce que les humains se veulent comme des dieux et s'il n'y a qu'un seul dieu, un seul humain, ou si tu préfères, un seul groupe d'humains peut se penser divin. L'homme a créé son dieu à son image et il a fini par le tuer parce qu'il lui ressemblait trop. Il n'a pu supporter ce que lui renvoyait son miroir. Toi qui fais l'aveugle, qui ne l'es pas et qui en plus, acceptes l'aumône des passants, tu es la résultante de tous ces millénaires à dire et à contredire ce qui devrait être l'évidence. L'humain est devenu aussi fou qu'un chien qui a la rage. Mais pour une fois, cette rage est légitime.

— Comment, légitime ?

— Cette rage conduira l'humain sur le chemin de l'abîme et le libérera de la nécessité d'être à l'abri du vent. De ce vent qui risque de déplacer un seul de ses cheveux. Car pour l'humain d'aujourd'hui, un seul de ses cheveux déplacé par le vent remet en question la totalité de la perception qu'il a de lui-même. Il confond l'ordre et la beauté. N'est beau que ce qui trouble et qui défait, comme la rivière qui quitte son lit pour réveiller ce qui l'entoure ou comme la foudre qui, sans choisir sa victime, la traverse pour l'endormir à jamais.

L'aveugle enleva ses lunettes noires et plia sa canne blanche. « Voilà que tu es vraiment devenu aveugle », lança l'accusé.

Deuxième partie

L'attente

C'était sur la première page du journal : *hier soir, un vendeur de drogue a été abattu à bout portant à la sortie d'une taverne*. L'accusé reconnut aussitôt la photographie de l'homme qui avait payé la caution garantissant sa liberté conditionnelle. « Plus rien ne m'empêche de partir, pensa-t-il. Comme ce vendeur a déjà perdu la vie, ce n'est certainement pas le fait de perdre de l'argent qui changera quoi que ce soit à sa situation. À quoi bon attendre ici ? Certes, la justice me cherchera, mais quelque chose me dit qu'ils finiront bien par classer l'affaire. Ils se partageront probablement l'argent de la caution et l'affaire sera étouffée. Ne dit-on pas qu'un feu qui renaît de ses cendres est encore plus difficile à éteindre ? Ma liberté renaissante m'incite à partir. Partir pour n'importe où, pour n'importe quel ailleurs, n'est-ce pas au fond être toujours nulle part et nulle part n'est-il pas toujours où nous sommes ? Une partie de moi-même avancera toujours en sens inverse. J'ai l'apparence d'un clochard et à vrai dire, j'en suis devenu un. Après avoir vécu si longtemps dans ce parc, pour ne pas dire dans la rue, qui me reconnaîtra ? » L'accusé partit donc au lever du jour. Cependant, quelque chose naissait en lui, mais il n'arrivait pas à lui trouver un nom. Il marchait la tête baissée, sans regarder personne. Un homme saoul lui tapota l'épaule et lui dit : « Vous participez vous aussi à la marche du silence, n'est-ce pas ? » En guise de réponse, l'accusé ne lui adressa qu'un sourire. Puis l'ivrogne se mit à crier : « Qui veut marcher avec nous ? Qui veut marcher contre le bruit ? Qui veut marcher contre le tumulte de la ville ? Qui veut entendre le silence ? Qui veut marcher dans le droit chemin ? »

— Qu'est-ce que le droit chemin ? demanda l'accusé pour le faire taire.

Mais il était déjà trop tard. D'autres s'étaient joints à eux et criaient de plus belle : « Qui veut marcher avec nous ? Qui veut marcher pour se taire ? Qui veut devenir muet ? » Plus l'accusé marchait, plus nombreux étaient les gens qui se joignaient à lui. Certains tournaient les phrases à la rigolade. « Qui veut marcher sans rien voir ? Qui veut ne rien voir sans rien dire ? » Les uns riaient aux éclats en criant, tandis que d'autres marchaient silencieusement, presque en priant. Mais tous marchaient avec l'accusé et toujours, ils étaient de plus en plus nombreux. Un groupe de jeunes voyous qui marchaient en sens inverse menacèrent les marcheurs et leur intolérance faillit tourner à la violence. Malgré tout, l'accusé continua de marcher, jusqu'à ce que les ténèbres commencent à endormir les esprits. Le groupe finit par s'installer sur une bande de terre qui s'avancait dans une rivière. Pendant que certains s'affairaient à trouver du bois pour faire un feu, l'accusé écoutait parler deux hommes ayant eu des démêlés avec la justice. La nuit était fraîche et la chaleur du feu l'enveloppait d'une douce insouciance. Il s'étendit sur le sol et ne tarda pas à s'endormir. Quand il se réveilla, les premiers rayons du soleil commençaient à briller, alors qu'un homme

habillé comme un moine était assis près de lui. « Quelle est ta mission ? » lui demanda ce dernier.

— Rien ne me pousse à rien, répondit l'accusé, et je me fous complètement de ce que les autres font.

— Moi, je suis le « nocher des Enfers », enchaîna le moine, et je cherche des âmes.

— Prends toutes les âmes que tu veux, répliqua l'accusé, et abandonne-les où tu veux.

Un des deux hommes qui avaient eu des démêlés avec la justice s'approcha du moine et lui lança : « Laisse cet homme en paix, sinon je te fais sauter la cervelle. » Il dit ensuite à l'accusé : « Si ce faux moine t'énerve, tu n'as qu'à nous faire signe, à moi ou à mon compagnon, et nous t'en débarrasserons pour de bon. Où que tu ailles, sache que nous te suivrons pour te protéger, car à partir d'aujourd'hui, nous sommes tes disciples. »

L'accusé comprit qu'à partir de cet instant, il n'aurait plus jamais de vie, il ne lui resterait que son vécu. Les jours suivants, le groupe continua de marcher en criant pour le silence. Chemin faisant, ils rencontrèrent un autre groupe qui se joignit à eux. Il s'agissait des derviches hurleurs. Ce petit groupe, venu des hautes montagnes du Kurdistan il y a des siècles, habitait depuis longtemps une ferme non loin de l'endroit où se trouvaient l'accusé et ses acolytes. Les derviches étaient des mendiants qui, par choix, vivaient dans une extrême pauvreté. De temps à autre, pour atteindre une sorte d'extase mystique, ils pratiquaient des invocations répétées pendant toute une nuit. Ce soir-là, celles-ci prirent la forme de hurlements, les derviches invoquant de plus en plus haut et fort un esprit dont l'accusé ne connaissait rien. Un vieux derviche s'approcha de lui en pleurant. « Tu as tué mon fils, lui dit-il, et de plus, tu as tué son âme. »

— Je ne connais ni ton fils ni toi-même, répondit l'accusé. Et même si c'était le cas, que pourrions-nous y faire ?

— Chanter les chants qu'il faut chanter. Danser les danses qu'il faut danser. Faire les invocations qu'il faut faire et fêter le retour de mon fils.

Puis les deux groupes se retrouvèrent à la ferme des derviches hurleurs. Ils étaient maintenant plus d'une cinquantaine à préparer le feu en vue des cérémonies de la nuit. L'accusé remarqua que le « nocher des Enfers » et le vieux derviche hurleur discutaient ensemble, assis sous un arbre mort. Au même instant, un jeune homme d'à peine dix-neuf ans, qui se présenta comme un universitaire, offrit à l'accusé de partager une bière et un joint avec lui. L'autre accepta volontiers, d'autant plus que la situation commençait à l'emmerder royalement.

— Que penses-tu de ces derviches ? questionna l'étudiant.

— Ils sont comme ils sont. Je suis comme je suis. Tu es comme tu es, répondit l'accusé. De toute façon, je pars cette nuit.

—Comment ça, tu pars cette nuit ? s'écria l'étudiant. Ne te rends-tu pas compte que tout cela n'est pas le fruit du hasard ?

—Je ne crois pas au hasard, répliqua l'accusé, et je sais autant que toi que tout cela est trop bien organisé pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. On m'avait déjà prévenu que des gens étaient prêts à me suivre où que j'aille et même, qu'ils étaient prêts à prendre ma défense si jamais la justice me mettait la main au collet, mais je ne veux rien de tout cela.

—Je veux marcher avec toi, reprit le jeune homme. J'ai tellement entendu parler de toi et de ce que tu as fait. J'ai enfin trouvé quelqu'un que j'admire. Ne me laisse pas tomber. Tu as transformé ma façon de voir la vie et de penser la vie. Tu as transformé ma vie. Laisse-moi te suivre.

—Si tel était le cas, reprit à son tour l'accusé, ma vie deviendrait ma prison et je devrais me tuer pour m'en évader.

—Si tu te tues, je me tue aussi, affirma l'étudiant, et crois-moi, nous serons nombreux à le faire.

L'accusé ne s'était pas rendu compte que le vieux derviche et le «nocher des Enfers» s'étaient approchés pour écouter la conversation. «Tu ne peux plus marcher seul, signifia le derviche à l'accusé. Certaines choses se répètent avec le temps et personne ne peut rien y changer.» L'accusé sentit sa colère monter en lui, mais dès que les chanteurs derviches commencèrent leurs invocations répétées, il la laissa tomber. «Que se passe-t-il donc ? s'interrogea-t-il. Qu'est-ce que je fais ici ?» Or, quelque chose le fascinait. Pendant que le meneur de danse expliquait la signification de la cérémonie à venir, il entendit, dans le crépitement du feu, une voix qui ressemblait à celle du psychiatre qu'il avait tué. La drogue et l'alcool ne lui ayant pas manqué durant toute cette journée, il attribua cela au dernier joint qu'il venait de fumer. Tout à coup, il se sentit bien avec ces gens. Il se trouva même privilégié d'assister à la cérémonie du tournoiement des derviches qui dansaient au rythme des invocations des derviches hurleurs. Dans sa tête, il riait de lui-même en guettant une chose tapie dans les ténèbres. Dès qu'il y repérait un aspect humain, elle disparaissait. Les narines de l'accusé palpaient de plus en plus vite, tandis qu'une étrange douleur à la main le tenaillait. Le monde semblait soudain s'effondrer et pourtant, il était conscient que rien autour de lui n'avait changé. Il avait l'impression d'être seul dans le noir et de voler comme un oiseau. C'était magique. Puis, la chose qui lui semblait humaine et qui se plaisait à disparaître lui apparut pour lui lancer d'un ton cinglant : «Tu es un assassin.» Et elle disparut à nouveau. Confronté à ses émotions, l'accusé décida de s'adresser directement à la mort. Sachant très bien qu'il était sous l'effet d'une drogue hallucinogène, il décida néanmoins de parler à la mort dans son propre dialecte. Il engagea donc une conversation imaginaire dans un dialecte imaginaire avec la mort, qui lui rappela qu'il était sous l'effet du peyotl et que les hallucinations auditives et les visions «psychédéliques» de cette plante ont une valeur sacrée. Du coup, la mort lui annonça qu'elle-même était décédée. La mort de la mort l'aida à retrouver son équilibre. «Le peyotl est un sacrement», pensa-t-il. Il en avait déjà

fait l'expérience lors d'un voyage au Mexique. Cela lui rappela une cérémonie tout aussi mystique qu'il avait vécue avec des indigènes dans les montagnes du Wirikuta. À cet instant précis, il comprit le sens de ce que le derviche lui avait dit quelques heures auparavant : « Tu ne peux plus marcher seul, certaines choses se répètent avec le temps et personne ne peut rien y changer. » En levant les yeux vers le ciel, l'accusé remarqua que la lune se trouvait dans une phase où sa moitié sombre était parfaitement égale à sa moitié éclairée. La dichotomie était parfaite. Entre partir seul ou rester, il choisit donc la première option et quitta le groupe avant le lever du jour. « La partie sombre de la lune m'indiquera bien ce qu'il faut faire », se dit-il en riant.

L'air était de plus en plus froid et la neige allait commencer à tomber au cours des semaines suivantes. De ce fait, l'accusé songea à ajuster son mode de vie à celui des oiseaux migrateurs en cours d'hivernage. Il souriait en pensant que comme les oiseaux, il pourrait crier pour repousser les concurrents. Il savait que les cris des oiseaux qui s'apprêtent à partir constituent un moyen pour ne pas perdre le contact avec le groupe. « Marcher sans crier », se dit-il à haute voix. Sur le bord d'une route de campagne, il marcha une bonne partie de l'après-midi avant de découvrir un sentier qu'il décida d'emprunter. C'était le calme parfait et le soleil commençait à peine à descendre derrière l'horizon. Jusqu'au soir, il continua de marcher quand soudain, il eut la sensation, tant psychique que physique, qu'il était suivi par un animal. Il marcha jusqu'à l'aube qui précède l'aurore et l'aurore qui précède le lever du soleil, puis s'arrêta.

C'est alors qu'un rottweiler noir avec les pattes de devant couleur de feu vint se planter devant lui. À quelques mètres de là, un petit chemin de terre menait à une ancienne maison de pierres, dont la cheminée laissait échapper une fumée blanchâtre qui montait vers le ciel pour former de petits nuages que transportait le vent matinal. C'est là que l'accusé entendit dans le creux de ses oreilles un sifflement qui jamais ne s'effaçait complètement. Le son lui devint à ce point insupportable, qu'une larme coula sur sa joue. Après quoi, il fut pris d'un vertige et tomba à plat ventre sur le sol. Le chien déguerpit à toute allure, pour revenir avec une femme très âgée qui l'aida à se relever. « Je suppose que vous n'avez rien bu et rien mangé depuis des lunes ? » l'interrogea-t-elle d'une voix rauque et sourde semblable à celle de son chien s'il avait su parler. « J'hésitais entre la pitié et la crainte », continua-t-elle en conduisant l'accusé jusqu'à sa maison. Elle le fit entrer et avec un signe de la tête, l'invita à s'asseoir à table. Elle prépara six œufs et de la saucisse, qu'elle lui servit avec un grand verre d'eau et une tasse de thé trop chaud qui sentait le bois dont elle s'était servie pour alimenter le feu de son poêle. « On me nomme la vieille, se présenta-t-elle. Et vous, comment vous nomme-t-on ? »

— Quelquefois, on me nomme le frère du diable et quelquefois, le père de Dieu.

La vieille se mit à rire à en avoir les larmes aux yeux. « À partir de maintenant, suggéra-t-elle, dites-leur que vous êtes d'abord le fils de la vieille, ensuite le père de Dieu, et enfin, le frère du diable. » Cela dit, elle continua de rire en donnant de légers coups de poing sur les appuie-bras de sa chaise berçante. Au bout d'un moment, elle se leva, étendit des couvertures sur un vieux sofa, tapota un coussin qui servirait d'oreiller et suggéra vivement à l'accusé de dormir avant de mourir de fatigue. Il ne fallut que quelques secondes avant que ce dernier ne sombre dans le sommeil. Il ronfla si fortement, que le chien lâcha un grognement de dépit.

Ce n'est que le surlendemain, dans la pénombre qui rasait les rayons lumineux d'une chandelle, que l'accusé se réveilla. « Clair-obscur », pensa-t-il, du fait que cela lui rappelait un tableau de Rubens ayant pour titre « Scène de nuit ». On y voit un vieil homme avec une main placée au-dessus de la flamme d'une chandelle. L'accusé pensa également aux côtés sombre et éclairé de la lune, tout en se remémorant les mots du derviche : « Tu ne peux plus marcher seul. Certaines choses se répètent avec le temps et personne ne peut rien y changer. »

« Ce matin, vous m'apparaissez comme un voleur en mal de butin ou comme un évadé de prison », lança la vieille en soulevant sa théière en fonte par l'anse trop chaude qu'elle tenait avec le bas de son tablier. C'est en buvant une tasse de thé que l'accusé raconta son histoire à son hôtesse, qui l'écoutait attentivement. Il lui narra l'épisode du psychiatre qui lui avait demandé de les tuer, lui et son âme. Son incarcération et son procès suscitèrent chez la vieille un mystérieux émoi qui lui fit enlever ses lunettes, comme si elle entendait mieux sans elles. Puis il parla de sa libération conditionnelle, du vendeur d'opium assassiné, de sa décision de quitter la ville et de la marche silencieuse, laquelle fit rire son interlocutrice aux éclats. La cérémonie des derviches la plongea profondément dans une étrange rêverie. La partie où il avait fui le groupe jusqu'au moment de son arrivée chez elle ne l'intéressait pas outre mesure. « Je vais nous préparer quelque chose à manger », annonça-t-elle en se levant brusquement. Elle prépara des sandwiches à la moutarde et versa le reste du thé dans les tasses. Par la fenêtre, l'accusé avait le regard lointain, comme s'il regardait sans rien voir. « J'ai rêvé qu'il arrivait du monde de partout », lança la vieille. « Sait-elle au moins différencier le rêve de la vision ? » pensa l'accusé. Souvent, alors qu'il était assis sur son banc dans le parc, il lui arrivait de s'endormir brièvement sans vraiment s'en rendre compte et de rêver.

Quelques fois, il lui semblait qu'il savait qu'il dormait et que son rêve avait quelque chose de prémonitoire. « Pouvez-vous différencier le rêve de la vision ? » demanda-t-il à la vieille. En guise de réponse, celle-ci le regarda droit dans les yeux et lui demanda à son tour : « Connais-tu au moins la différence entre le coudrier et le pommier ? » Sans lui laisser le temps de répondre, elle se leva et en s'étirant au maximum pour saisir une baguette en forme de « Y » placée au-dessus d'une armoire, elle ajouta, en montrant le rameau du haut de sa main : « Ceci est un rameau de coudrier. Les sourciers s'en servent pour trouver une veine d'eau enfouie sous la terre pour savoir où creuser un puits. Le coudrier est aussi un indicateur pour savoir

s'il fera beau ou s'il pleuvra, dépendamment du côté où penchent les branches de ses buissons. Les autochtones connaissaient les vertus mystérieuses du coudrier bien avant l'arrivée de l'homme blanc. De nos jours, les gens ne savent plus que la baguette du sourcier et le bâton de marche du sorcier sont faits du même bois de coudrier. Un bâton de coudrier a le pouvoir de conduire un sorcier vers le lieu de sa vision. Il y a « voir » comme le font les gens et « voir » une vision. Comme le sourcier peut trouver une veine d'eau souterraine avec son rameau de coudrier en forme de « Y », un sorcier peut avoir la vision du lieu où le conduira son bâton de sorcier. Ce ne sont pas les histoires qui manquent à propos des mystères entourant le coudrier. »

Sur ce, la vieille s'arrêta complètement de parler. Son visage tout ridé et ses mains tremblantes exprimaient une sorte de regret. Peut-être avait-elle divulgué une partie d'un terrible secret ? C'était du moins l'impression qu'elle donnait à cet instant. « Comment pourrais-je me procurer un bâton de sorcier ? » questionna l'accusé.

— Retourne sur tes pas jusqu'au chemin asphalté et reviens par le même sentier. Lorsque le chien viendra se planter devant toi, tu seras au même endroit où tu t'es arrêté la dernière fois. Pour lui et moi, ce lieu représente une frontière entre la vie et la mort. Malgré tout, nous marchons dans les deux mondes sans trop de mal. À cet instant, tourne-toi vers l'ouest et après avoir marché quelques minutes, tu verras un buisson de coudrier. Couche-toi sur le sol et ferme les yeux jusqu'à ce que le chien aille te chercher. Ensuite, suis-le. Il te conduira là où se trouve un coudrier géant. Nous sommes en automne et c'est par dizaines que les écureuils accourent pour les noisettes. Ils les transportent dans leurs refuges pour passer l'hiver. Ces petites bêtes se battent longtemps pour la même noisette. C'est pour te montrer cela que le chien ira te chercher. Te voyant endormi près des buissons de coudrier, il voudra te montrer que les écureuils se battent pour les noisettes et que si tu en veux, il faudra que tu ailles tout de suite les chercher. Le chien est habitué de venir avec moi pour en prendre.

Cela dit, la vieille remit à l'accusé une poche en toile de jute pour qu'il puisse en ramener pour elle. Puis elle le conduisit dans le hangar à bois de chauffage et lui remit une hachette dont la lame était aussi tranchante que celle d'un bistouri. « Avec cette hache, tu dois couper une branche de coudrier assez solide pour t'en faire un bâton de marche, lui indiqua-t-elle. Ensuite, tu devras faire une incision entre ton pouce et ton index. En voyant couler ton sang, le coudrier comprendra que tu te fais du mal, car tu lui as fait du mal. Vous serez donc quitte, et tu ne lui devras plus rien. Après, reviens à la maison avec ton bâton. Nous ferons bouillir quelques noisettes et nous passerons le bâton au-dessus de la vapeur pour le purifier. Quand ce sera fait, tu pourras t'en servir. Surtout, n'enlève pas l'écorce avant que le bâton soit bien sec. Tu auras le reste de ta vie pour l'écorcer. Ça va te désennuyer dans ta solitude. »

Au retour de l'accusé, la vieille sortit d'un coffre de cèdre des vêtements d'hiver ayant appartenu à son défunt mari. « Occupons-nous du bâton, dit-elle, et ensuite, nous verrons quels vêtements pourront t'accommoder. »

Le soir, assis à la table de la cuisine, jusqu'à tard dans la nuit, ils discutèrent de choses étranges qu'ils avaient vécues. Par la fenêtre, une lune de fin d'automne éclairait la froidure et le calme de ces vieilles âmes qui se reconnaissaient dans le temps. Quelques jours plus tard, l'accusé quitta la vieille et sa maison. «Adieu, mon fils, le salua cette dernière en riant, et fais bonne route.» Sur ces mots, elle glissa un vieux portefeuille dans la poche du long manteau d'étoffe que portait l'accusé, puis ajouta : «Prends soin de ne pas le perdre, il est bien garni ! »

Dans la neige qui tombait à gros flocons, un homme grand et mince s'appuyait de temps en temps sur son bâton de sorcier. Les longs cheveux noirs de l'accusé et sa longue barbe lui donnaient l'apparence des anciens druides. Avec son manteau d'étoffe trop long qui traînait dans la neige, on aurait dit, à le voir, qu'il arrivait d'un autre temps. Plus il marchait, plus le vent soufflait en rafales, et plus le vent soufflait, plus la neige tombait en tempête. Le froid devenait glacial quand il entra dans un restaurant. Il commanda un café noir bien chaud, que la serveuse lui servit en tenant la tasse entre ses mains, comme pour en conserver la chaleur. Elle s'accouda ensuite sur le comptoir pour mieux observer son client. «Dans notre petit village, dit-elle, les étrangers sont rares.» Pour toute réponse, l'accusé se contenta d'acquiescer de la tête. Voyant que cet homme n'avait pas l'intention de bavarder, la serveuse retourna à son journal pour lire son horoscope à voix haute. «Journée favorable à de nouvelles rencontres», lança-t-elle en haussant légèrement la voix. Au fond du restaurant, assis sur une banquette, un habitué qui mangeait bruyamment sa soupe tournait les pages de son journal sans rien lire. L'atmosphère était surréaliste. Lorsque l'accusé sortit son portefeuille pour payer sa note, la serveuse s'empressa de s'approcher de lui pour lui dire : «Je vous l'offre». Puis elle lui indiqua qu'au bout du village, il y avait un vieux refuge où tout était gratuit. On pouvait même y dormir une nuit ou deux. «Vous verrez, reprit-elle, il y est écrit «Maison du peuple». C'est l'endroit où les itinérants ont l'habitude d'aller.» L'accusé acquiesça à nouveau de la tête et quitta les lieux. «À croire que cet homme est muet», marmonna la serveuse.

Le bout du village se situait beaucoup plus loin que le croyait l'accusé. Aussi, lui fallut-il quelques heures pour arriver à la «Maison du peuple», la glace collée à sa barbe. Il frappa et entra sans attendre qu'on lui réponde. «Venez vous réchauffer», l'invita un jeune homme en l'aidant à enlever son manteau. Il ajouta une bûche dans le poêle à bois et approcha un fauteuil de la chaleur. «Un bouillon de poulet ferait certainement votre affaire, supposa-t-il. Par un froid semblable, il n'y a rien de mieux.» En moins de temps qu'il en faut pour le dire, ils étaient tous les deux confortablement assis. Au son du crépitemment de la bûche enflammée, ils buvaient un bouillon de poulet très chaud qui brûlait presque la langue. «C'est délicieux», affirma l'accusé en souriant. Le jeune homme, qui portait un béret à la Che Guevara et un T-shirt de Bob Marley, crut bon de préciser : «J'ai acheté le béret à Cuba et le

T-shirt en Jamaïque. Et je prépare un voyage en Thaïlande. J'ai fondé une « Maison du peuple » à chaque endroit que j'ai visité. »

— Qui subventionne ces maisons ? interrogea l'accusé.

— Les gouvernements en partie, et le reste nous provient des dons effectués par différentes organisations. Les anarchistes et les communistes sont les mieux organisés pour trouver des fonds, informa le jeune homme. Vous devriez participer à l'une de nos réunions.

— Quand aura lieu la prochaine ?

— Demain soir, répondit le jeune homme avec enthousiasme.

— Je suis déjà trop vieux, de par mon vécu, pour me joindre à vous, confessa l'accusé avec une certaine nostalgie.

— Un vieux *leader* du parti communiste approche de la quatre-vingt-unième année de sa vie. Quant aux anarchistes, il y en a de tout âge. Nous recevons aussi des dons de différentes organisations en marge de cette société, qui ne pense qu'à s'enrichir au détriment des démunis.

— En anarchie, expliqua l'accusé, chacun fait ce qu'il veut. De par sa définition, l'anarchiste refuse toute forme d'autorité. Comment réussissez-vous à vous entendre avec les communistes et les autres organisations ?

— Comment avez-vous deviné que j'étais du côté des anarchistes ? questionna le jeune homme en se donnant de l'importance.

— Parce que tu ne sembles pas trop contaminé par le courant idéologique de ta génération. Tu n'as pas le caractère de l'hypocrite prêt à faire des courbettes pour plaire à ceux qui sont contre tout dans l'espoir de devenir *leader* ou porte-parole des foules qui critiquent les enjeux sociaux d'une démocratie dont ils ne savent rien. Quand il est question de regroupement, il faut du caractère. Tous les pays du monde dépendent du caractère de leur dirigeant. Il en va de même pour toute organisation et pour tout individu. Tout est faux ! Rien n'est vrai ! Méfie-toi des petits truands en quête de pouvoir qui se cachent derrière un autoritarisme quasi religieux et qui quand vient le temps de parler « en leur nom », disparaissent pour mieux réapparaître en parlant au nom du groupe qu'ils représentent. Ils n'ont pas de nom qui leur est propre. Du point de vue politique, ce sont des bâtards indéfinissables et comme tous les bâtards indéfinissables du point de vue politique, ce sont des lèche-culs. De surcroît, le mot lèche-cul est masculin et féminin. Il est invariable et invariablement sans principe. Une très longue distance te sépare de cette racaille. Ne les laisse pas te rattraper.

— J'ai peine à vous suivre, avoua le jeune homme.

— Tant mieux ! s'exclama l'accusé. En rien et nulle part, je ne veux être suivi. Tout en moi et autour de moi n'est que solitude et contradiction. En fait, il n'y a que la mort qui vaut la peine d'être vécue.

Les deux restèrent ensuite silencieux durant une bonne partie de la soirée. Sous l'étoile Polaire, l'heure de l'hiver avançait lentement vers les festivités de Noël. Malgré la tempête, l'accusé pensait qu'il devrait partir très tôt le lendemain matin.

Rester trop longtemps à la « Maison du peuple » et participer à la réunion du soir le rendraient culturellement inconfortable.

Sur la neige qui craquait sous ses pas, s'aidant de son bâton de coudrier pour maintenir le rythme de sa marche, l'accusé traversait la campagne. Un feu brûlait en lui, un feu qui ne semblait pas près de s'éteindre. La fièvre lui montait à la tête. Il dut faire un effort surhumain pour marcher avec empressement jusqu'au prochain village, où il s'effondra pratiquement sur les marches d'une petite église. Étrangement, celle-ci servait également de centre d'art. Les artistes tentaient de mettre en valeur l'architecture et le patrimoine de l'endroit. Un prêtre approcha l'accusé et lui conseilla de se reposer à l'intérieur. « Le presbytère est à proximité de l'église, indiqua-t-il. Encore quelques pas, et je serai en mesure de vous aider. » À l'intérieur, la chaleur du feu et la senteur de cannelle avaient quelque chose de divin. « La cannelle a beaucoup de propriétés médicinales, le savez-vous ? » L'accusé fit oui de la tête. « Pardonnez-moi, reprit le prêtre, l'heure n'est pas au bavardage. Je vais vous conduire à une chambre où vous pourrez dormir. Je vais vous préparer une *médecine* qui vous remettra sur pied d'ici quelques jours. Vous verrez... la pneumonie n'aura pas le temps d'attaquer vos poumons. » L'accusé enleva ses bottes et son manteau, puis se glissa en tremblotant sous les couvertures. Lorsque le prêtre revint dans la chambre, il tenait une tasse fumante dont le contenu sentait l'alcool et l'ail. « Tenez, buvez lentement, c'est très chaud. Juste une petite gorgée à la fois. » Malgré la senteur, la *médecine* du prêtre avait un goût de miel très prononcé. « Désolé, dit l'accusé, j'ai enlevé mes bottes près du lit et j'ai sali le plancher. »

— Ne vous en faites pas et buvez. Dans quelques minutes, vos tremblements vont cesser et vous dormirez comme un enfant.

Le curé ajouta une autre couverture et avant qu'il n'ait eu le temps de border son invité, celui-ci dormait déjà paisiblement. *Pax hominibus bonae voluntatis*¹, prononça-t-il avant de retourner à son église pour prier en faveur de la guérison de l'accusé. Pendant deux jours et deux nuits, chaque six heures, ce dernier eut droit à sa *médecine*. Le matin du troisième jour, il se sentait bien comme jamais auparavant. Le prêtre lui donna des vêtements propres, un savon et une serviette, puis lui suggéra de prendre une douche très chaude. « Décidément, songea l'accusé, il se prépare pour les chaleurs de l'enfer. Mais c'est un homme bon, essaya-t-il de se convaincre. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à croire en Dieu et en la bonté de l'homme ? » se questionna-t-il en prenant sa douche presque bouillante.

Lorsqu'il se présenta à la cuisine, la faim qui le tenaillait avait de quoi se rassasier. Une miche de pain, une omelette, des pommes de terre, du bacon, de la saucisse, des fèves au lard et de la tourtière l'attendaient. « Je vous ai préparé un

1. Paix aux hommes de bonne volonté.

repas de Noël, lança le prêtre, car j'imagine que vous allez reprendre votre chemin dès aujourd'hui... »

— En effet, répondit l'accusé, il me faut repartir aujourd'hui même.

— Vous manquerez l'encan de demain, reprit le prêtre. Notre petite église est presque en faillite, vous comprenez ?

— Bien sûr que je comprends, dit l'accusé.

Mais en fait, ce qu'il comprenait, c'était que ce bon samaritain avait jeté un coup d'œil dans son portefeuille pendant qu'il prenait sa douche. « J'ai reçu un héritage, confessa-t-il en sortant un cent dollars de sa poche. J'en fais don à votre église. »

— Grand merci, dit le prêtre, je ne m'attendais vraiment pas à un tel don de votre part.

— Amen², répliqua l'accusé en se servant une généreuse portion de nourriture qui débordait de son assiette. Il se gointra comme un porc.

— Vous êtes croyant ? interrogea le prêtre à brûle-pourpoint.

— Hélas non, répondit l'accusé. Et de plus, j'ignore le repentir.

— Pourquoi dites-vous hélas ?

— Parce que j'aimerais croire, mais je n'y arrive pas. Et le fait que je n'y arrive pas est pour moi non seulement la preuve que je ne crois pas, mais que je ne peux pas croire.

— Demandez à Dieu de vous donner un signe de sa présence, suggéra le prêtre.

— Ne me conseillez pas de faire une telle chose, car en ce cas, c'est Dieu qui perdrait la foi.

— Expliquez-moi, enchaîna le prêtre. J'ai peine à vous suivre.

« Encore un autre qui a de la peine à me suivre », pensa l'accusé.

— Si Dieu me donnait un signe, expliqua-t-il, et que j'interprétais ce signe comme étant un commandement et que ce commandement serait : « Tue cet homme, il ne mérite pas de vivre », et que je vous étrangle... Que penseriez-vous de ce signe ?

— Dieu ne permettrait pas une telle confusion, plaida le prêtre en fixant l'accusé du regard.

— En descendant de sa petite montagne avec les commandements de Dieu sous le bras, Moïse n'a-t-il pas ordonné que l'on tue les idolâtres ?

— C'est vrai, admit le prêtre, mais je ne suis pas un idolâtre et vous n'êtes pas Moïse.

— Si le Christ avait pu choisir son père, aurait-il choisi un père qui lui aurait demandé d'aller se faire crucifier ?

— Mais vous blasphémez dans la maison de Dieu et qui plus est, devant son serviteur qui vous a soigné et qui présentement, vous nourrit !

— La maison de Dieu est presque en faillite, si j'en crois ce que vous m'avez dit, et qui plus est, j'ai payé vos soins et mon repas. Mais soyez sans crainte, continua l'accusé en riant de bon cœur, je ne tue que ceux qui me le demandent.

2. Ainsi soit-il.

—Vous m’avez bien eu, dit le prêtre. Pendant quelques instants, j’ai cru que vous étiez le diable.

—Je ne suis pas le diable ! Je suis son frère, lança l’accusé en riant. En fait, je suis le fils de la vieille, le père de Dieu et le frère du diable, tandis que vous êtes un tricheur, un menteur et un profiteur. Vous vivez dans une maison qui n’est pas la vôtre, sans rien payer. Vous mangez la nourriture que vous substituez à ceux qui vivent plus pauvrement que vous et de plus, vous faites étalage de vos bontés. Pire encore, à la fin de tout, vous croyez récupérer votre corps qui ne sera que pourriture en espérant un Jugement dernier en votre faveur. C’est vous qui blasphémez contre la terre en espérant le ciel. J’aime les hommes plus que vous ne les aimez vous-même, car j’appartiens à l’humanité. Nous avons crucifié un homme et vous en avez fait un Dieu. Même si dans toute sa puissance, un créateur avait tout créé, le bonheur de l’humanité n’aurait pas fait partie de sa création. Le bonheur est un concept trop abstrait pour les dieux. S’il en existait un capable de comprendre le concept du bonheur de l’humanité, il serait mort non pas dans la tristesse, mais dans le rire. Bientôt, les vieilles cloches de toutes les églises sonneront joyeusement pour la Noël. Après deux mille ans de servitude et de guerres, vous ferez de cet événement une fête joyeuse et féérique annonçant la naissance du sauveur. Allons, je ne veux pas vous gâcher votre joie. Merci de tout ce que vous avez fait pour moi.

Cela dit, l’accusé se leva de sa chaise et sortit de la poche de son pantalon un billet de cinq dollars qu’il posa sur un coin de la table. «C’est pour le pourboire, précisa-t-il. Vous l’avez bien mérité.» Il remit ses vêtements d’hiver et sortit sans rien ajouter.

La campagne n’était plus qu’une immensité blanche. Content d’être à nouveau sorti d’un village, l’accusé lança un cri qui résonna dans un lointain silence. Dans le froid qui éclatait en bourrasques et qui glaçait sa barbe, il marcha jusqu’à la lisière d’une forêt. Une ombre s’avança lentement. Plus elle approchait, plus elle prenait la forme d’un animal. Puis le son d’une détonation le fit sursauter. L’animal fit une pirouette sur lui-même et retomba sur le côté. Aussitôt, un homme s’approcha avec un fusil à la main en s’exclamant : «Je l’ai eu ! Enfin je l’ai eu ! Ce maudit loup-cervier s’attaquait même à mes chiens.» L’homme retira les lacets de ses bottines et lia les pattes avant de la bête, pour ensuite faire de même avec les pattes arrière. En passant le bâton de l’accusé entre les pattes bien attachées du loup, l’accusé et le chasseur le transportèrent sur une très longue distance. Leur destination finale était une ferme de grosseur moyenne datant de très longtemps. Les carreaux des fenêtres de la maison étaient givrés en grande partie, mais la fumée qui s’échappait de la cheminée laissait présager une douce chaleur, alors que la noirceur du soir commençait à envahir la campagne. Une femme emmitouflée dans son manteau à

capuchon sortit sur la galerie et s'écria joyeusement : « Tu l'as eu ! » Mais en passant sa main sur la fourrure de la bête, elle laissa échapper avec une certaine tristesse dans la voix : « Quel bel animal ».

— C'est un lynx, dit le chasseur. J'ai d'abord cru que c'était un loup-cervier, mais c'est bel et bien un lynx. Sa fourrure grisâtre en cette partie de l'hiver ne fait aucun doute et ses poils aux oreilles nous prouvent que c'est un chasseur qui n'en est pas à son premier hiver. Il faut le dépecer pendant qu'il n'est pas trop gelé !

L'animal fut attaché entre deux arbres et le couteau du chasseur fit le reste. La femme alluma un feu juste à côté pour y brûler tout ce qui ne valait pas la peine d'être conservé. L'un et l'autre travaillaient de pair comme s'ils avaient débité des animaux toute leur vie. Le beuglement des vaches dans l'étable se mêlait aux jappements des chiens qui couraient dans tous les sens. « J'ai égorgé une poule. Elle cuit à feu lent depuis des heures avec du jambon et des légumes. Vous ne crèverez pas de faim avec moi », dit fièrement la femme en regardant l'accusé. « Attendez de boire mon thé... Vous m'en direz des nouvelles. »

— Je pense que le gin fera d'abord l'affaire, suggéra le chasseur en essuyant son nez avec la manche de son manteau.

L'animal étant déjà à demi gelé, l'homme dut continuer à le dépecer avec une hachette. « Prends soin de la fourrure ! » s'écria la femme. Lorsque l'animal fut transporté dans la chambre froide attenante à la maison, les deux hommes à demi morts de froid purent enfin se réchauffer à l'intérieur. Le chasseur saisit la bouteille de gin et deux verres, puis les déposa sur la table. « Maintenant, dit-il, nous allons boire à notre rencontre et à la mort de cet animal qui nous a causé tant d'ennuis. »

— Nous allons en faire de la saucisse et du ragoût, ricana la femme en s'approchant de la table avec un gobelet de thé.

— Ne ris pas d'un tel animal ! la réprimanda l'homme. Il méritait la mort à cause de nous et de nos animaux. Sans notre présence près de son habitat, il aurait mérité de vivre tranquillement sa vie.

Sur ce, il bourra sa pipe et une douce odeur de tabac se répandit dans la maison. « Vous allez rester avec nous pour le temps des fêtes ? demanda-t-il avec insistance à l'accusé. Nous n'avons pas grand-chose, mais ce que nous avons, nous le partageons. Vous verrez... le réveillon de Noël que nous allons organiser, vous vous en souviendrez jusque dans votre tombe. » À ces mots, sa femme et lui rirent de bon cœur. Le gin commençait à faire son effet, car la chaleur montait à la tête. « Assez bu pour le moment, les hommes ! » lança la femme en mettant une nappe propre sur la table avant de dresser les couverts. Le thé chaud, la poule et les légumes qui trempaient dans un épais bouillon, les tranches de jambon et tout le reste calmèrent non seulement la faim, mais aussi l'esprit. Ce n'est que lorsque la femme alluma le fanal et les bougies, qu'elle disposa ça et là, qu'on se rendit compte que la nuit venait vraiment de tomber. Personne ne questionna personne sur sa vie. De temps en temps, on ajoutait une bûche dans le poêle, pendant que chacun s'occupait à sa

manière. Tous les trois assis dans des berçantes, ils pensaient sans parler. L'homme fumait sa pipe et à diverses reprises, essayait de faire des ronds de fumée. Un corbeau empaillé trônait, soigneusement installé sur une corniche dans un coin de la cuisine. Il semblait deviner les idées qui germaient dans la tête des occupants de la maison. « Ce corbeau m'a aidé à débusquer le lynx », confessa l'homme. À ces mots, l'accusé sortit aussitôt de ses rêveries. « Oui, continua l'autre, un corbeau a un pied dans notre réalité et un autre dans sa nature. Ils peuvent faire savoir à un homme où il peut voir ce qu'il cherche. »

— Comment font-ils cela ? s'enquit l'accusé.

— Ils le font de différentes façons, selon ce que nous cherchons ou ce que nous voulons faire. Mais dans mon cas, c'est plus facile à comprendre, car je connais le langage des corbeaux. Ils m'ont prévenu que quelque chose m'arriverait. Maintenant que tu es là, je me rends compte qu'il ne s'agissait pas de quelque chose, mais de quelqu'un.

— Qui t'a appris à parler le langage du corbeau ? interrogea l'accusé.

— J'ai étudié leurs cris pendant des années. Mais il faut se méfier. Le grand corbeau peut imiter des sons. Leurs cris, le nombre de croassements et les sons que j'émetts moi-même nous permettent de communiquer. Dans ton cas, deux corbeaux criaient pour défendre notre territoire, mais c'était la première fois qu'ils le faisaient à répétition. J'en ai donc conclu qu'il s'agissait de quelque chose qui me concernait. Quelque chose qui arriverait sans crier gare.

— Comment saviez-vous que ce qui allait vous arriver ne représenterait pas un danger pour vous ?

— Si tel avait été le cas, un seul corbeau serait venu annoncer le danger et il serait resté sur place un bon moment.

— Votre corbeau ne vous a pas dit que j'arrivais avec un bâton de sorcier ?

— Vous croyez donc à la sorcellerie ? interrogea le chasseur.

— Je n'y crois pas, répondit l'accusé, mais certains de ceux qui y croient ont la certitude que je pourrais devenir une sorte d'occultiste moderne imbu de doctrines anciennes. J'aime à dire que je suis le fils de la vieille, car celle que j'ai rencontrée m'a fait don de mon bâton de sorcier. Elle m'a nommé « mon fils », comme pour me rendre le courage qu'on rend à l'homme coupable. Mais je ne suis coupable de rien. J'ai tué un homme qui m'a demandé de le faire, comme vous avez tué un lynx qui a traversé les ténèbres avec votre corbeau qui lui a ouvert la porte de l'autre réalité. Cette réalité est insaisissable, nous ne la comprendrons jamais. Les charlatans kabbalistes du monde entier prétendent le contraire. Ce sont des serpents voués au matérialisme divin. Ils exploitent les dieux qu'ils ont eux-mêmes créés et ils s'enferment dans une tradition dont ils sont les seuls à prétendre connaître les attributs.

— Vous parlez comme un homme révolté, nota la femme.

— N'êtes-vous pas vous-même révoltée, en tant que femme, devant cette supercherie originelle qui fait de vous la cause de tout le mal qui existe ? N'êtes-vous

pas plutôt l'indispensable grande prêtresse qui vient d'égorger la poule pour nourrir ceux qui ont faim de vraie nourriture ? Celle qui a allumé le fanal qui éclaire la nuit et qui a fait le thé que nous partageons ? S'il est un dieu, qu'il soit au moins corbeau ! lança l'accusé en riant de son rire sonore et contagieux.

Les fêtes avaient été joyeuses. Même « Dionysos³ » n'aurait rien trouvé à redire. Celles-ci passées, l'accusé n'avait plus qu'à reprendre sa route avec son bâton de sorcier et à observer les corbeaux en fonction de ce qu'il avait appris à leur sujet. « On dit que les oiseaux n'ont pas de frontières, pensa-t-il. Néanmoins, ils ont un territoire. Un endroit bien à eux qu'ils protègent et défendent. Ils y font leur nid pour y donner naissance à leurs petits, qu'ils protègent contre les prédateurs. Il n'y a que nous, les humains, qui revendiquons des territoires pour le simple plaisir d'en déposséder leurs occupants. De tous les animaux, l'humain est le plus rapace et le plus méprisable. Charognards de tous les pays, dévorez ces cadavres ! Le plus tôt sera le mieux. »

L'accusé leva les yeux vers le ciel avant d'apercevoir, au loin, un oiseau noir qui planait et tournait en rond. « Que veut-il me montrer ? » se demanda-t-il. Puis l'oiseau disparut. « Tu es venu m'annoncer la mort ? Peut-être même la mienne ? *N'allons-nous pas tous mourir ? Ne sommes-nous pas tous dans le couloir de la mort ? Tout n'est qu'une question de temps !* » Puis il sentit un immense bonheur l'envahir. Un bonheur qui relevait presque du délire. Il continua de marcher pendant un moment, jusqu'à ce qu'il aperçoive, sur la route, une camionnette rouge qui filait à vive allure dans sa direction. « Voilà donc ce que tu venais m'annoncer », se dit-il à lui-même en pensant au corbeau. Au même moment, les yeux du conducteur s'emplirent de terreur. Après avoir fait une embardée pour éviter de frapper l'accusé, il ouvrit la portière. Il avait si peur, qu'il en tremblait. « Vous n'avez rien ? Vous n'êtes pas blessé ? » s'enquit-il pour ensuite avouer qu'il était en état d'ébriété. « Ce n'est pas grave, le rassura l'accusé. Personne ne vous a vu. »

— Dites-moi où vous allez et je vous y conduis, offrit le conducteur. Même si c'est au bout de la terre.

— C'est justement là que je m'en allais ! lança l'accusé en riant.

— Montez avec moi, dit l'autre, je vous offre un verre.

Les deux hommes montèrent dans la camionnette, qui déguerpit à toute allure. L'accusé effectuait en sens inverse le voyage qu'il avait fait. Les mêmes villages, les mêmes campagnes, la maison de la vieille et pour finir, la ville. La camionnette s'arrêta dans le stationnement d'un centre d'achat, puis le conducteur annonça : « Nous allons faire le reste à pied », non sans ajouter qu'il avait volé le véhicule.

La ville ressemblait à un gros village. Très peu de gens sur les trottoirs, mais en revanche, le bar, qui semblait être le seul débit de boissons digne de ce nom, était

3. Dans la mythologie grecque, Dionysos est le dieu de la vigne, du vin et de tous les excès.

plein à craquer. « Je connais un autre endroit, fit savoir le conducteur, mais il y a moins de monde. » Or, le « monde » était bien la dernière chose qui intéressait l'accusé. Ils choisirent donc de se rendre dans une taverne située entre l'église et la pharmacie. Devant un pichet de bière, ils faisaient une bonne paire. « Depuis un certain temps, les femmes peuvent entrer dans les tavernes », laissa entendre le conducteur en pointant de son verre une table où deux femmes buvaient en discutant.

— Ça te dérange ? questionna l'accusé.

— Au contraire ! s'exclama le conducteur en faisant signe au serveur que le pichet était vide. Deux pichets à chaque table, commanda-t-il en désignant du doigt la table occupée par les femmes.

Lorsque le serveur posa les deux pichets sur leur table, les deux femmes mirent leurs manteaux et quittèrent l'établissement. Ce fut donc devant quatre pichets de bière que les deux hommes firent connaissance. Le conducteur, si ce n'était pas déjà le cas, commençait sérieusement à s'enivrer. Quant à l'accusé, il se demandait où il lui serait possible de passer la nuit. La réponse vint d'elle-même quand deux policiers entrèrent dans la taverne. « C'est eux », lança le serveur en montrant quatre faux billets de vingt dollars. « Vous allez devoir nous accompagner au poste », annonça l'un des policiers. Les deux hommes en état d'ébriété avancée passèrent donc la nuit au poste, couchés dans leur cellule respective. « Je suis le fils de la vieille, avait dit l'accusé, et je n'ai aucune pièce d'identité sur moi », lorsqu'on l'avait prié de s'identifier. Puis au matin, on lui indiqua tout bonnement qu'il était libre. Il ne s'attarda pas plus longtemps à cet endroit et ne chercha pas non plus à savoir ce qu'il adviendrait de son compagnon de beuverie. Quand on lui remit son bâton, un policier insista pour le reconduire chez sa mère. « Il y a des lustres que je n'ai pas vu cette bonne vieille », dit-il.

— Pas la peine, refusa l'accusé. J'ai besoin de prendre l'air.

— C'est comme vous voulez, répliqua le policier en affichant une grimace méprisante.

À l'extérieur, l'accusé éprouvait du mal à croire ce qu'il venait de vivre. Tout le monde semblait connaître la vieille et personne ne le reconnaissait. Il se hâta de quitter la ville. Sous un temps devenu plus doux et un soleil brillant, il se disait que bientôt, le printemps reviendrait et qu'il devrait à nouveau se trouver un nid bien à lui.

Si tu vois planer devant toi un corbeau et que ce corbeau tourne en rond dans le ciel, c'est qu'il a quelque chose à te dire. Observe-le bien ! À son départ, méfie-toi de la première personne qui viendra à ta rencontre. Elle ne t'apportera que préjudice et accident fâcheux. Voilà le premier précepte qu'il te faut retenir.

Une fois de plus, l'accusé éclata de son rire sonore et retentissant, puis poursuivit sa route en continuant de se parler à lui-même. « Voilà, ceci sera ma première mise en garde relativement à ce que j'appelle l'Opus Corvus⁴ ».

4. « Opus Corvus » : mot de l'auteur réunissant opus, mot latin signifiant œuvre, et corvus, mot latin signifiant corbeau. « Opus Cor-

Troisième partie

Le départ

La voie ferrée traversait la route et au passage à niveau, un train était arrêté sur une longue distance. L'accusé eut l'idée de sauter dans un wagon, mais encore fallait-il que la porte dudit wagon soit ouverte ou du moins, facile à ouvrir. Soudain, le conducteur lui cria : « Hé ! Venez vous réchauffer, la locomotive n'avancera pas avant un bon bout de temps. » Après s'être exécuté, l'accusé n'eut pas le temps de placer un mot que déjà, l'autre cria :

« J'ai communiqué avec la centrale et cette bande d'idiots ne sait pas quoi faire ! Ils vont me communiquer leurs ordres, qu'ils m'ont dit. Comme si ces ingénieurs et ces autres bons à rien avaient le droit de me donner des ordres ! J'ai un itinéraire à suivre, moi ! Je ne peux pas passer ma vie à attendre ! Je pourrais très bien l'abaisser moi-même, cette barrière, mais je ne peux pas. Comme si j'étais un enfant, il faut qu'on m'en donne la permission ! Si un automobiliste doit attendre à cause du train, qui va se faire engueuler ? Moi ! Toujours moi ! J'ai choisi ce métier parce que j'aime travailler en solitaire, mais je dois vous avouer que présentement, votre présence me reconforte. En pareil moment, parler avec quelqu'un me calme les nerfs. »

— Si cela peut vous consoler un peu, répliqua l'accusé, les probabilités qu'un automobiliste emprunte cette route sont presque nulles.

— Vous connaissez le secteur ? interrogea le conducteur.

— Je l'ai traversé de long en large et cette route ne mène à aucune ville importante. Ce n'est qu'un simple chemin de campagne abandonné depuis la construction de l'autoroute. De plus, l'hiver, personne ne l'emprunte, sauf, peut-être, un ou deux adeptes de ski de fond ou de raquette.

— Et vous, que faites-vous ici ?

— Moi, je me promène avec mon bâton de sorcier et je réfléchis à ce que serait ma vie si j'étais ailleurs.

— Vous êtes un drôle de type, enchaîna le conducteur en souriant. J'ai du bon café chaud dans mon thermos, vous en voulez ?

— Bien sûr, accepta l'accusé.

Le conducteur, qui sembla retrouver son calme, se présenta : « Je me nomme Mathias. »

— Moi, on me nomme simplement le fils de la vieille, lança l'accusé. Et je me suis habitué à me désigner ainsi. J'ai même décidé que ce sera mon nom définitif. Je refuse qu'on m'appelle autrement et si on me demande pourquoi, ça me met de mauvaise humeur. Et quand je suis de mauvaise humeur, j'ai tendance à voler un train pour m'enfuir dans un pays chaud.

— Vous savez mettre de la joie dans une journée qui s'annonce mal ! J'étais en colère, et voilà que vous me faites rire.

— Où va ce train ? s'enquit l'accusé.

vus » : « Œuvre du Corbeau ».

— Si ça continue comme ça, il n'ira nulle part.

— J'aimerais bien faire un petit tour. Surtout s'il ne va nulle part.

— Enfin, je reçois un message ! C'est bien ce que je pensais ! Je vais devoir abaisser moi-même la barrière et avancer le train jusqu'au dernier wagon. Lorsque le dernier aura dépassé le passage à niveau, il me faudra revenir pour soulever la barrière et ensuite, revenir à la locomotive pour poursuivre mon parcours. Tout ça à cause de ces idiots d'ingénieurs ! Ils disent qu'ils vont envoyer des techniciens pour vérifier tout ça lorsqu'il fera moins froid. Comme s'ils ne savaient pas que lorsqu'il fera moins froid, tout se remettra à fonctionner normalement !

— Je peux très bien soulever la barrière à votre place quand le dernier wagon sera passé, offrit l'accusé. Vous n'auriez qu'à me montrer comment fonctionne le mécanisme.

Visiblement content de ne pas avoir à faire tout cet aller-retour inutilement, le conducteur proposa à l'accusé de lui faire faire un tour de train jusqu'au fond de nulle part. « Si vous êtes partant, dit-il, je peux vous laisser tout près d'une réserve amérindienne. D'ailleurs, j'en fais partie. J'y ai une femme et des enfants. Une Iroquoise m'a épousé. Dans sa tribu, ce sont les femmes qui ont le dernier mot. C'est une société matriarcale et je pense que c'est bien comme ça. Dans ce petit monde, c'est l'homme qui va vivre dans la famille de son épouse après le mariage. Laisse-moi te dire que les Iroquoises sont les plus belles femmes. Elles sont grandes, minces, élancées et de plus, elles sont fidèles et font l'envie des hommes de toutes les tribus. Ma femme se nomme Ramaniouk ou Ramaniock, selon que c'est elle qui se nomme ou une autre personne qui le fait. Moi, je l'appelle simplement « Ram » et ça lui plaît. Je sais que Ramaniock a quelque chose à voir avec une tribu amérindienne d'Amazonie qui utilisait le manioc comme plante médicinale. Mais je n'en sais pas plus. Pour ma part, je porte le même nom que mon père, Mathias. Lorsque mon paternel était encore un enfant, il a été enlevé à sa famille. C'est ce qui s'est produit pour tous les jeunes Indiens, qui étaient ensuite placés dans un pensionnat géré par des prêtres blancs. Là-bas, interdiction de parler leur langue natale, de s'habiller comme les Indiens, de fêter comme les Indiens... Bref, de faire quoi que ce soit d'indien. Un seul mot prononcé en indien et ils étaient battus comme des chiens. Outre tous les sévices que les enfants ont dû endurer pendant des années, on les baptisait et on leur donnait des noms de saints. C'est ce qui s'est produit avec mon père, à qui on a donné le nom de Mathias. S'il a hérité de ce nom, c'est parce qu'il a été baptisé le vingt-quatre février et que Saint Mathias est né le vingt-quatre février. Mathias était le remplaçant du traître parmi les traîtres... Judas. Saint Pierre devait choisir un douzième apôtre pour occuper la place vacante laissée par Judas. Nul ne peut être plus traître que celui qui a vendu son dieu pour trente deniers en lui donnant un baiser. Éternellement, le nom de Judas sera maudit et éternellement, celui de Mathias sera béni par le Saint-Esprit. Mon père a donc porté fièrement le nom de Mathias et s'était juré de le transmettre à son fils. Dès qu'il a pu, il a retrouvé nos traditions

ancestrales, mais jamais il n'a trahi son serment de transmettre son nom à son fils. Il disait : « Si le chien de Judas a trahi son dieu, moi, je ne trahirai pas ma promesse. »

— Pourquoi ton père éprouvait-il tant de haine envers Judas ? demanda l'accusé. Car après tout, Judas le traître n'a rien à voir avec votre tribu.

— Pour mon père, Judas était comme un chaman avec d'autres chamans autour de « l'Esprit de l'Esprit » ou le « Manitou ». Pour lui, il était impensable qu'un homme trahisse le « Manitou ». Un chaman qui trahirait « l'Esprit de l'Esprit » ne pourrait plus porter le nom d'homme et deviendrait plus bas que l'animal. Selon mon père, seul un animal peut mordre son maître. Judas était donc moins qu'un animal, car il avait mordu son dieu à mort et les trente deniers représentaient les dents du traître Judas « le moins qu'un animal ».

En racontant cela, une flamme jaillissait dans les yeux du conducteur. « Si j'étais croyant, pensa l'accusé, je dirais que cet homme est Dieu. »

— Pourquoi est-ce que tu conduis ce train ? demanda-t-il.

— Parce que trois de mes enfants étudient à l'université et je ne veux pas de la charité des gouvernements pour les faire instruire et payer leurs pensions. J'accepte ce qui me revient de droit, mais pour ce qui est de faire instruire mes enfants, je me sens plus fier de moi si je travaille. J'espère qu'ils auront un meilleur avenir s'ils sont instruits. J'aime mes enfants, ma femme, ma tribu, et j'aime la paix. Notre tribu cultive le maïs, la courge, les fèves et bien d'autres légumes qui se conservent longtemps. C'est que nous devons composer avec le froid précoce. Nous pêchons aussi le brochet, la truite et toutes sortes de poissons. L'hiver, nous chassons l'orignal, le cerf, le castor, le renard et parfois, l'ours noir, la marmotte et tous les animaux qu'il nous faut pour survivre aux grands froids. Les cabanes ont remplacé les « longues maisons⁵ », mais nous utilisons encore de longues maisons artisanales pour y tenir nos réunions. Il te faudrait assister à nos *Pow-Wow*. Tu pourrais te familiariser avec nos habits traditionnels, nos danses, nos rituels et toutes les autres tribus qui nous visitent. Tu verrais comme c'est beau, tout ça ! Au fait, précisa le conducteur en bâillant, nous pouvons dormir trois heures chacun et nous relayer... C'est pas compliqué à conduire, ces trains-là.

— Ça me va comme un gant, répondit l'accusé.

Il ne fut pas aussitôt étendu sur la couchette que ce dernier dormait. Le conducteur le regarda un moment, couché avec son bâton près de lui, et se dit en souriant : « Le fils de la vieille ! »

Comme convenu, les deux hommes se relayèrent chaque trois heures pendant une bonne dizaine d'heures, avant que le train ne ralentisse sa course au milieu de nulle part. « Nous y sommes, indiqua le conducteur. Tu n'as qu'à marcher droit devant toi pendant environ une heure. Prends mes raquettes, elles te seront très utiles. Tu rencontreras certainement des chasseurs qui t'accueilleront. Dans l'état où tu es, ils comprendront qu'un homme comme toi n'a pas traversé la forêt tout seul pour arriver jusqu'ici. Dis-leur que nous nous sommes rencontrés, que tu es le fils de la

5. La « longue maison » des Iroquois logeait toute la famille de la lignée maternelle et d'autres individus, selon les besoins de chacun.

vieille et que tu veux parler à Ramaniock, l'épouse de Mathias. Ils te conduiront à ma cabane où tu seras très bien reçu. Dis à mon épouse que je pense souvent à elle et à ma famille. J'ai aussi hâte de revoir le fils de la vieille», termina l'homme en tapotant les épaules de son interlocuteur.

L'accusé fut invité à passer ce qui restait de l'hiver dans la cabane de Mathias. Très vite, la famille de Ramaniock considéra le fils de la vieille comme l'un des leurs. Mathias, qui venait les rejoindre durant ses semaines de congé, appréciait de plus en plus la présence et le caractère de l'accusé. En plus de faire l'impossible pour aider les autres, ce dernier parlait très peu et ne demandait rien. Lorsque Mathias était en congé, il en profitait pour l'emmener chasser. «Tu apprends vite, lui dit-il un jour. Tu n'aurais pas trop de difficulté à t'accommoder avec notre genre de vie. Demain, je vais te montrer quelque chose», lança-t-il alors qu'ils revenaient à la cabane avec un rat musqué et une poule sauvage.

Très tôt le lendemain, ils partirent tous les deux habillés comme des ours polaires tellement le froid était mordant. «Tu devrais t'établir dans la forêt, indiqua Mathias à l'accusé. Je vais te montrer un emplacement idéal.»

Puis ils marchèrent jusqu'à une rivière qu'ils longèrent durant quelques heures, jusqu'à ce que Mathias s'arrête pour faire un feu. «Voilà, dit-il, c'est ici. Tu pourrais faire un petit jardin, pêcher, chasser et vivre en solitaire. Car je sais que tout comme moi, tu aimes la solitude. Le fils de la vieille aurait sa place bien à lui et personne ne viendrait l'embêter, sauf moi, ma famille et le reste de la tribu, cela va de soi.»

—En effet, convint l'accusé, c'est un lieu magnifique. Mais il me semble qu'après tout ce qu'il vous a fallu de courage et de batailles juridiques pour obtenir cette terre, il ne faudrait pas, à présent, en offrir, ne serait-ce qu'une parcelle, à un individu comme moi. Je ne mérite même pas ton amitié, car j'ignore si je peux être un ami. Je n'ai aucune confiance en l'humain, en l'humanité, et encore moins en moi-même.

—Nous t'aiderons à bâtir ta cabane, proposa Mathias avec de la tristesse dans la voix.

—J'ai parlé avec un vieillard de la tribu, poursuivit l'accusé, qui m'a raconté une histoire. Celle d'une tribu qui vivait dans la vallée de la rivière Yellowstone et qui fut autrefois déplacée dans le Montana par le gouvernement des États-Unis. Le nom de cette tribu était Absaroka, ce qui signifie corbeau. Le vieillard m'a expliqué que dans sa jeunesse, son père et lui avaient rencontré un membre de cette tribu qui était venu s'installer dans une forêt du Canada, pour ne pas qu'ils se retrouvent, sa famille et lui, dans le Montana contre leur volonté. Pourquoi avait-il choisi de se séparer de sa tribu et de partir seul avec sa famille? Le vieillard l'ignorait. Ce qu'il savait, cependant, c'est que l'Absaroka avait trouvé une cachette non loin de la rivière Yellowstone. Ce repère était rempli d'objets de métal de toutes sortes. Aussi, après avoir observé

l'endroit pendant plusieurs jours, l'homme y avait vu des corbeaux transporter une à une, avec le plus grand soin, des pièces de monnaie. C'était leur trésor et jamais il n'osa le leur ravir. Un jour, alors qu'il regardait un corbeau planer dans le ciel, il le vit laisser échapper une pièce. Pendant des jours, le corbeau donna l'impression qu'il la cherchait. L'Absaroka monta donc au sommet d'une montagne et déposa la pièce sur un rocher, bien en vue, de façon à ce que les rayons du soleil s'y reflètent. Ensuite, il se cacha et dû attendre deux jours et deux nuits. Finalement, le matin du troisième jour, le corbeau est venu chercher la pièce, mais cette fois, avec d'autres corbeaux. Après qu'il soit parti avec la pièce, les autres corbeaux s'éloignèrent tous ensemble dans la direction opposée de la sienne. L'Absaroka retourna sur le rocher et y trouva une plume, puis une autre, et encore une autre. Tout le long du retour, il trouva suffisamment de plumes de corbeau pour s'en faire une coiffe. J'ai longtemps réfléchi à cette histoire, et j'ai pensé qu'il s'agissait d'une légende. Mais je réalise aujourd'hui qu'un trésor se cache au fond de ton cœur et que je n'ai pas l'intention de te le dérober. Ne laisse rien échapper, car personne ne te le rendra. Ne risque pas de faire perdre des plumes à ta tribu. Je suis le fils de la vieille et je suis aussi le frère du diable ; nous ne pourrions jamais fraterniser, tous les deux, car à coup sûr, je finirais par te tromper. Je suis le fils de la mort et le frère du mal. Je ne peux rien te dire de plus, car si tu savais à quoi retourne la roue de mon histoire, une tristesse hurlante résonnerait de cette montagne qui surplombe la rivière.

Mathias leva les yeux vers le sommet de la montagne qui semblait dormir dans un lit de nuages. « Je pense, dit-il à l'accusé, que tout homme doit défricher le chemin de sa vie s'il veut se rendre en paix dans le lit de la mort. »

— Tu conduis un train depuis trop longtemps, rétorqua l'accusé. Ce n'est pas dans la nature de la vie de défricher quoi que ce soit. L'humain n'est pas une locomotive qui court sur des rails. Il est fou celui qui coupe encore un arbre pour faciliter sa route ! La mort ne dort pas dans un lit ! Elle dort dans l'écho de sa propre voix. C'est dans les abysses de nos certitudes que nagent les méduses de nos illusions. Depuis toujours, les justes se sont servis du mal pour garantir le bien.

Mathias remarqua que l'accusé avait le regard fou. « Pourquoi dis-tu qu'à coup sûr, tu finirais par me tromper ? » demanda-t-il.

— Parce que tu n'arriveras jamais à comprendre qu'il y a un monde entre toi et moi, comme il y a un univers entre croire et savoir. Tu as une femme, des enfants et une tribu. De plus, tu crois en « l'Esprit de l'Esprit » et en toutes ces choses qui te font oublier qu'on finira par t'oublier. Moi, je te dis que je sais que rien ne vaut la peine. Cela, j'arriverais facilement à te le prouver et ce faisant, je t'enlèverais tes illusions. C'est en ce sens que je finirais par te tromper, car je te laisserais y croire par amitié. Je sais maintenant plus que jamais que tout n'est que chimère, utopie et fabulation. Avec le temps, tu te rapprocheras de ta mort et lorsque tu seras à deux pas de la renier, tes peurs viendront nourrir les flammes de ton enfer. Par amour, ceux qui t'aiment te laisseront souffrir, même si tu les supplies de t'enlever la vie. Ta plus grande douleur sera de comprendre qu'ils ne comprennent pas qu'il n'y a rien à comprendre lorsqu'il

n'y a plus rien à faire. Pire encore, si parmi ceux qui t'aiment, quelqu'un te donnait la poussée qu'il te faut pour enfin mettre un terme à ta souffrance, cette personne serait maudite par les autres, car son geste serait jugé immoral. La morale est la prostituée devenue sainte. La Marie-Madeleine devenue l'épouse de Jésus, comme Judas le traître est devenu le plus fidèle des disciples. Toi à qui on a donné le nom de Mathias, comme on l'a fait pour ton père, comment peux-tu supporter le nom que tu portes ? Toi qui appartiens aux Premières Nations, comment peux-tu accepter de porter le nom de celui qui a remplacé un traître ?

Cette fois, c'est dans les yeux de Mathias qu'on pouvait voir la rage et la folie. « Des fous et des imbéciles ont écrit une histoire qu'on a transmise de génération en génération, continua l'accusé, et ce, pendant des milliers d'années. Voilà que d'autres fous veulent réhabiliter certains personnages de cette histoire. Pourquoi ? À cause de la progression inéluctable du mensonge, car tout ce qui est écrit dans le ciel, comme tout ce qui vient du ciel, est mensonge et trahison. Nous appartenons à la terre. Celle-ci n'est pas une réserve, un enclos ou une prison dont il faudra s'échapper avant ou après notre mort. Elle est la plus douce et la plus aimante des créatures. » Sur ces mots, un sourire illumina son visage. Il enchaîna en disant : « Je suis tellement heureux. C'est ici avec toi dans les bois et non derrière les projecteurs de l'histoire que s'entend l'écho des chants de ton peuple. » Puis il lança un cri qui déstabilisa complètement Mathias, tant physiquement que psychologiquement. Le pauvre eut presque peur tant son invité semblait en transe. Il y avait, dans ce cri, une douleur qui s'imprégnait dans tout ce qui les entourait. Un corbeau au plumage noir, comme jamais un corbeau fut aussi noir, se mit à croasser. De la branche où il se tenait, il hochait la tête. « J'ai rêvé tout cela ! souffla Mathias, tout en sueur. Je te jure que j'ai rêvé tout cela ! »

En ces derniers jours d'hiver, l'accusé s'était retourné pour voir une dernière fois la cabane de Mathias. L'Amérindien lui avait donné tout ce dont il avait besoin pour traverser la forêt. Il avait appris à survivre en pareille nature pendant les longs mois de froidure et cette belle journée en était déjà une de printemps. Il lui était difficile de penser qu'il ne reverrait probablement jamais Mathias et sa famille, mais il devait apprendre à se passer de leur présence. Il lui fallait suivre le cours de sa vie et cela, il devait le faire seul. Il marcha longtemps avant de décider de tourner à droite. Tout lui semblait prématuré, comme si l'aiguille des heures avançait plus vite que celle des minutes et celle des minutes plus vite que celle des secondes. Cependant, ce n'était pas une question de temps. C'était autre chose. Comme un animal, il flairait cette chose. Il en sentait l'odeur et il en entendait le bruissement. Non pas le bruissement que fait le vent dans les feuilles des arbres, car en cette saison, les arbres en étaient dégarnis. Il s'agissait plutôt d'un bruissement provenant de l'intérieur des arbres. C'était le son du silence qui s'éveillait trop tôt. Le son de la vie qui naissait dans

l'odeur de la mort. Le fils de la vieille essaya de démêler ses idées, mais n'y parvenait pas. Il tourna à gauche et continua de marcher en s'appuyant de temps en temps sur son bâton de sorcier. Plus il avançait, plus le bruissement diminuait et plus l'odeur de la mort s'intensifiait. Il tourna à droite et continua de marcher. Plus il avançait, plus le bruissement se faisait entendre et plus l'odeur de la mort s'amenuisait. « C'est donc ainsi, pensa-t-il, que se déplacent les animaux. C'est en flairant à gauche et à droite, puis en tendant l'oreille qu'ils avancent. Voilà donc que c'est mon instinct que je découvre et qui me précède comme un animal qui avance sans conscience et sans but. L'instinct ne relève pas de l'intelligence, elle relève de la conservation de l'espèce qui n'a rien d'humain. C'est blasphémer la nature de dire que l'homme est supérieur aux animaux. Aucun animal ne tue sans raison. Avais-je une raison de tuer le psychiatre ? J'entends mon instinct me répondre : *« Bien sûr que tu avais une raison. Il te l'avait demandé, cela suffit. L'humain a inventé la conscience pour justifier sa lâcheté et jouer l'important avec sa vie. Il a inventé la conscience pour rejeter la responsabilité de sa nuisance sur autrui. Voilà que mon instinct se révolte »*.

Un peu plus bas que le sommet d'une montagne, il aperçut, entre deux rochers, une fissure assez profonde pour y faire sa tanière pour la nuit. Quelqu'un d'autre était passé par là avant lui, car tout près d'un amas de cendres entouré de pierres se trouvaient quelques brindilles et branches de bois séchées pour allumer le feu. Avant que l'ombre de la nuit s'accroche à la montagne, il fit une bonne provision de bois pour alimenter le feu jusqu'à tard dans la nuit. En regardant sautiller les flammes, il se rendit compte qu'il n'avait rien mangé depuis longtemps et qu'il avait une faim de loup. Il sortit donc de son sac un morceau de pain qu'il dévora presque. Durant un long moment, il regarda bouger les ombres provoquées par les flammes sur les parois rocheuses de son abri. Une ombre en particulier sembla diaboliser l'endroit. Du coup, l'accusé ne put s'empêcher de sourire. Il alimenta le feu et l'ombre lui rendit son sourire. « C'est trop pour une seule journée, dit-il à haute voix. Voilà que mon instinct me précède le jour et que mon diable de frère me rend visite à la tombée de la nuit. La mort aurait-elle supplié le mal pour qu'il vienne à l'avance m'annoncer ma sentence ? Craindrait-elle que mon chemin me conduise vers son être ? Atteindre « l'être de la mort », ne serait-ce pas tuer la mort elle-même ? Pour l'instant, je marche sous le ciel et sur la terre. La mort est dans le ciel et sous la terre. Il faut pourtant bien qu'elle finisse par mourir comme la vie finit par être vécue par quelqu'un. Qui d'autre que toi peut venir à bout d'une telle tâche ? Il n'y a que le mal qui peut arriver à rassembler la mort et le vécu, pour ensuite les faire marcher sur le même chemin. Le chemin du mal est en nous, autour de nous et devant nous depuis le commencement de l'éternité. »

Tout à coup, la forme de l'ombre se transforma lentement pour se fondre parmi les autres. L'accusé s'adossa contre la paroi rocheuse et sombra dans un profond sommeil. Au matin, tel un animal aux aguets, il s'empressa de sortir de son trou.

Grande fut la surprise de l'accusé lorsqu'il fut au sommet de la montagne. Un arbre brûlé de l'intérieur par la foudre se tenait debout comme un homme mortellement blessé. Il semblait tendre les bras. «Cet arbre est digne d'être le fils de Jupiter et de Junon⁶, pensa le fils de la vieille. Ai-je marché ma vie pour venir à sa rencontre? Jamais je n'ai vu plus bel ornement! Fallait-il me trouver au sommet de ce qui est ici le plus haut pour comprendre qu'il est possible de se tenir debout par-delà le feu du ciel? Si seulement je pouvais te redonner la vie avec le sang de mon cœur! Mais je ne suis hélas que l'ombre de l'ombre de tout ce que tu n'es plus. Sache, ami, que la mort n'est qu'une seule et qu'elle est la seule à être aussi seule que je le suis maintenant. La vieille chante dans le vent la chanson du temps et le spectre de ton fantôme danse avec elle. Au diable les sombres ténèbres qui sortent de nos terribles visions d'avenir. Comme je serais heureux de m'ouvrir les veines pour de mon sang te redonner la vie.» L'accusé redescendit la montagne, laissant l'arbre derrière lui. Une indescriptible tristesse l'accompagnait. Les yeux rougis par l'émotion, son regard cherchait la porte des «cercles de l'enfer⁷» pour y descendre jusqu'au dernier le plus rapidement possible. «Il est fou celui qui revendique un coin de la terre, se dit-il à lui-même. Encore plus fou celui qui prétend revenir chez lui quand son «chez» n'a plus rien de lui. Qu'espère-t-il y retrouver d'autre que la haine? Pour la nature, l'humain est de trop. Elle ignore le retour et c'est bien là sa force. Qui ne se soucie pas des arbres ne mérite pas de voir la forêt et qui ne voit pas la forêt est bien peu de choses. Il en est même qui s'imaginent que la nature ne pourrait pas vivre sans eux! Pour ceux-là, tout n'est que désert et ils le prendraient mal si on leur disait que c'est en levant les yeux vers le ciel qu'ils se sont enchaînés à ce désert. Faut-il blâmer l'humanité pour autant? Je ne hais pas l'humain, je ne suis que de plus en plus mal à l'aise en sa présence.»

Comme c'est quelquefois le cas, l'été devança presque le printemps. Sous les chauds rayons du soleil, la nature sortit d'un coup de son long sommeil. Même la rivière quitta brusquement son lit. L'accusé, qui était grand et mince, donnait l'impression d'être devenu long et maigre, peut-être à cause de la longueur de sa barbe et de ses cheveux. Il était devenu méconnaissable pour quiconque l'aurait rencontré le jour de son procès. Il descendit le long d'une rivière, à la recherche de quelque chose pour calmer sa faim. S'appuyant sur son bâton de marche, il s'arrêta pour observer au loin ce qui lui semblait être une clôture. Il la longea ensuite, jusqu'à ce qu'il atteigne une petite route de campagne. Il s'agissait plutôt d'un petit chemin conduisant à ce

6. Dans la mythologie romaine, Jupiter est le dieu de la foudre et le roi de tous les dieux. Dans la même mythologie, Junon est l'épouse de Jupiter et la reine de tous les dieux.

7 Dans *La Divine comédie*, Dante imagine l'enfer composé de cercles superposés en forme d'entonnoir allant jusqu'au centre de la terre. Le dernier cercle étant formé de la glace du renoncement.

qui devait être un camp de chasse. D'instinct, l'accusé décida de passer devant et de poursuivre son chemin, quand un colosse sortit pour lui crier : « Hé toi ! Où vas-tu ? »

— Partout et nulle part, répondit l'accusé.

— Dans ce cas, reprit le colosse, je t'invite à dîner nulle part.

Pendant que l'homme préparait la viande et les pommes de terre, l'accusé contemplait par la fenêtre les lointaines montagnes qu'il avait traversées. Au sommet d'une de celles-ci, pensait-il, un arbre mort se tient debout. Pendant ce temps, son hôte effectuait silencieusement des va-et-vient entre le poêle et la table. Ce n'est qu'au milieu du repas qu'il brisa le silence pour demander : « La nourriture est bonne ? »

— Très bonne, répondit l'accusé qui dévorait le contenu de son assiette en fermant des yeux alourdis par la fatigue d'avoir trop mangé après avoir tant marché.

— Tu peux dormir sur le sofa, lui proposa le colosse.

Telle une vie trop lente à s'éteindre, l'accusé se leva de table. À moitié endormi, il lui semblait qu'il n'atteindrait jamais son lieu de repos. Il dormit pendant des heures d'un sommeil calme que nulle pensée ne put troubler. À cet instant, personne n'aurait pu l'arracher aux bras de la nuit. Le colosse, qui n'avait pourtant rien d'un homme sentimental, se sentit saisi d'émotions devant l'image d'un être dont le cœur et l'âme voyageaient dans un sommeil dépouillé de toute préoccupation. Le matin, lorsque l'accusé ouvrit les yeux, l'éclat du soleil balayait la pièce de fond en comble.

— Viens manger, lança le colosse en tournant les œufs dans la poêle.

Les œufs, les tranches de pain coupées épaisses et le café noir très chaud faisaient de ce déjeuner un véritable cadeau. L'hôte raconta que sa femme l'avait laissé le premier jour de la nouvelle année. Il ne pouvait pas l'en blâmer, car la pauvre serait probablement devenue folle si elle était restée plus longtemps avec lui. « Quoique... je dirais qu'elle était quelque peu troublée », ajouta-t-il en riant.

— On ne devient pas un saint du jour au lendemain, répliqua l'accusé.

— C'est sûr, approuva le colosse. Et ce n'est pas en transportant une pierre tombale sur ses épaules qu'un homme peut sortir en courant d'un cimetière. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis un meurtrier innocent et je ne transporte pas la mort sur mes épaules. J'avance sur un chemin dont j'ignore tout, sans jamais faire demi-tour.

— Ça, c'est la vraie vie ! s'exclama l'autre en laissant tomber son poing sur la table. J'aimerais t'imiter, mais je ne trouve pas le courage de le faire.

Un long silence s'ensuivit. Au bout d'un moment, les deux hommes allaient parler en même temps lorsqu'un oiseau se fracassa la tête contre la vitre de la fenêtre. « C'est un mauvais présage ! » annonça le colosse, qui attendait que l'accusé dise quelque chose. Mais celui-ci resta silencieux, trop occupé qu'il était à s'interroger au sujet de l'oiseau, qui agonisait peut-être dans une terrible douleur. Pouvait-il le laisser livré à lui-même en de telles circonstances ? Le pouvait-il ? Le devait-il ? Qui serait assez lâche pour regarder mourir un oiseau sans rien faire ? Qui aurait assez de cœur pour l'aider à mourir ? Comme un coup de tonnerre, il se leva de sa chaise et courut vers l'oiseau. Lentement, il se pencha et le prit dans ses mains. Lorsqu'il

se rendit compte que l'oiseau était déjà mort, il s'indigna davantage de la funeste et profonde inertie de l'humain devant la souffrance. Ne dit-on pas quelques fois d'une personne mourant durant son sommeil qu'elle est partie comme un petit oiseau ? Que dit-on après avoir entendu râler les poumons d'un être aimé pendant des jours et qu'enfin, la mort joyeuse et libératrice l'emporte ? Que dire à la personne qu'il nous faut détacher de force de ce corps mort ? Il n'y a que les prêtres qui sont assez fous pour trouver ce qu'il faut dire en pareil instant. Il n'y a que les prêtres pour oublier que les dieux sont morts comme meurent les petits oiseaux. « Ah ! Qu'elle est belle, ma vie ! pensa l'accusé. Qu'il est beau le chemin qui me conduit à ma fin ! »

L'auteur au lecteur

Permettez-moi de ne pas en dire davantage sur ce qui est arrivé à l'accusé. Entendons-nous pour imaginer qu'il a poursuivi sa route. Peut-être a-t-il trouvé, malgré le fait qu'il ne cherche rien, quelque chose de magnifique ? Peut-être que cette chose lui est apparue dans son sommeil le plus profond ? Laissons-le vivre sa vie comme il l'entend. D'ailleurs, comment peut-il en être autrement ? Pour ma part, je me suis éloigné de lui pour ne pas le suivre, car c'est probablement ce que j'aurais fait. M'a-t-il troublé ? Sa façon de percevoir notre réalité m'a frappé, sans pour autant me faire tomber dans le fatalisme, et je me suis dit : « Cela suffit !!! »

